



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41550404_0073

L'ÉLEVAGE DU BÉTAIL EN CORRÈZE

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Année 1935

N° 35

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLOME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris

PAR

BARBOU DES PLACES François-Marie-Louis

né le 22 octobre 1909, à MEILHARDS (Corrèze)

L'ÉLEVAGE DU BÉTAIL EN CORRÈZE

JURY

Président : M. TANON, professeur à la Faculté de Médecine de Paris

Membres : M. LETARD. { professeurs à l'École Nationale Vété-
 M. LESBOUYRIÈS } rinaire d'Alfort.

USSEL
IMPRIMERIE G. CHAUVIN

1935

Personnel enseignant de l'Ecole Vétérinaire d'Alfort

Directeur honoraire : M. H. VALLÉE, Inspecteur général honoraire
des Services vétérinaires.

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, Inspecteur général
des Ecoles Vétérinaires; H. VALLÉE, G. PETIT

DIRECTEUR

M. C. BRESSOU, Directeur de l'Institut de Médecine vétérinaire
exotique

Professeurs et chargés de cours

CHAIRES	MM.
1° Physique, chimie et toxicologie. Pharmacie. Inspection du lait.....	N...
2° Anatomie descriptive, systématique, topographique et appliquée des animaux domestiques. Tératologie.	BRESSOU.
3° Physiologie. Thérapeutique générale.	MAIGNON.
4° Agronomie et hygiène. Botanique et aliments du bétail. Matière médicale.....	SIMONNET.
5° Anatomie pathologique, histologie, embryologie, industrie et contrôle des viandes et autres produits animaux.	VERGE.
6° Parasitologie et maladies parasitaires. Dermatologie et séméiologie de la peau. Zoologie appliquée. Clinique des maladies parasitaires et dermatologiques.	HENRY.
7° Pathologie médicale, séméiologie et propédeutique. Jurisprudence vétérinaire. Médecine légale. Déontologie. Clinique médicale.....	ROBIN.
8° Pathologie chirurgicale, séméiologie. Médecine opératoire et ferrure. Clinique chirurgicale....	COQUOT.
9° Pathologie bovine, ovine, caprine et porcine. Maladies des animaux de basse-cour. Séméiologie. Médecine opératoire. Obstétrique. Clinique spéciale.	LESBOUYRIES.
10° Pathologie générale. Maladies microbiennes et police sanitaire. Micro-biologie. Clinique spéciale.	PANISSET.
11° Zootechnie et appréciation des animaux domestiques. Economie rurale.	LETARD.

Agrégés et chefs de travaux

MM. BERTHELON, BRION, CARPENTIER, GORET, MONVOISIN,
MOUSSU, VALADE

Agrégés chargés d'enseignement

MM. CORDIER et THIEULIN

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.



A MES PARENTS

A TOUS MES FRÈRES ET SŒURS

A MES NEVEUX

A la mémoire de mon regretté prédécesseur,
Monsieur LABUSSIÈRE, vétérinaire à Limoges
et à sa famille.

A Monsieur le Ministre QUEUILLE
Hommages respectueux de notre gratitude.

A Monsieur AFFRE,
Directeur des Services vétérinaires de la Haute-Vienne
et de la Creuse

A Monsieur SUZEAU,
Directeur des Services vétérinaires de la Corrèze
Hommages de notre gratitude.

A ceux de mes confrères qui m'ont aidé de leurs conseils
éclairés, et notamment Monsieur TREMOUILHE, docteur-
vétérinaire et conseiller général du Lot-et-Garonne.

A mes confrères corréziens.

Meis et amics !

A Monsieur le Professeur TANON

Qui nous a fait le grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

A la mémoire de mon Maître, le professeur DECHAMBRE

Brusquement disparu pendant l'élaboration de cette thèse qu'il nous avait si obligeamment conseillée.

A Monsieur le Professeur LETARD

A Monsieur le Professeur agrégé LESBOUYRIÈS

Hommage de notre reconnaissance.

A tous mes Maîtres de l'Ecole vétérinaire d'Alfort.

INTRODUCTION

Appelé à exercer prochainement l'Art Vétérinaire en Corrèze, nous avons eu plaisir à orienter notre thèse vers la *zootechnie* : science expérimentale basée sur « la connaissance des animaux, du milieu et des influences qui les régissent, des utilités qu'ils nous fournissent », ainsi que l'a définie notre Maître, le Professeur DECHAMBRE.

Grâce à l'observation et à une certaine expérience, acquise auprès de nos parents, de l'élevage si varié et si important du département de la Corrèze, nous espérons connaître la valeur comme les besoins de cette spéculation agricole à laquelle nous désirons collaborer en apportant plus de méthode avec les ressources de notre Art. Le rôle du Vétérinaire rural n'est pas seulement, croyons-nous, celui, trop exclusif, de « médecin des bêtes », mais bien d'un *technicien de l'élevage*. Ce rôle, trop souvent méconnu du grand public, est prépondérant dans le monde agricole. N'est-ce pas au praticien rural qu'incombent le devoir et la responsabilité de conserver, — non comme les médecins, une valeur idéale, — mais cette valeur économique du cheptel si souvent menacée? C'est particulièrement dans les moments de crise que tous devraient aider au rétablissement d'une situation compromise. Le praticien moderne ne doit donc plus se contenter de traiter pour guérir les cas aussi variés que nombreux qui se présentent en clientèle; mais, avant tout, il doit prévenir ou combattre les épizooties en vue de la conservation des effectifs animaux, et, en bon artisan de cette « industrie animale », il doit dicter leur meilleure utilisation.

C'est pourquoi la *zoo-économie*, cette branche de la zootechnie qu'a su si bien mettre en évidence le Professeur DECHAMBRE, après le Professeur BARON, appliquée à notre région, sera le but pratique de cette étude.

Avant d'en donner le plan, il convient de donner les raisons qui nous ont dirigé :

1° *L'importance capitale de l'élevage en Corrèze* où le cheptel constitue la richesse principale. Il y a quelques années, avant l'effondrement des cours du bétail, nombreuses étaient les propriétés où la valeur commerciale du cheptel égalait sinon dépassait celle du fonds. Par le temps présent, cette valeur, diminuée, repose néanmoins sur le nombre élevé et la variété des animaux, sur leur poids comme sur leur qualité zootechnique. Ces animaux, on le verra, satisfont pleinement aux exigences fondamentales de la région qui a besoin du travail des bovidés, de la viande et du lard des porcs, de la laine des moutons : chaque espèce étant représentée par une race autochtone parfaitement adaptée au milieu.

D'autre part, l'abondance et la qualité des prairies de fauche et des pâturages en permettent un élevage rémunérateur.

Aussi peut-on dire que « le Limousin, sans son élevage, serait aussi pauvre que les Landes sans leurs pins ».

2° L'absence de tout travail récent donnant un tableau général de cet élevage si varié, pratiqué en Corrèze, à part les rapports, bulletins et statistiques, fournis annuellement par les Offices Agricoles du département ou de la région.

Les publications auxquelles on peut néanmoins se référer le plus utilement sont : l'ouvrage ancien de VIDALIN sur « L'Agriculture du Centre de la France », ou les publications concernant spécialement la race bovine limousine de l'Office Agricole du Centre et du Syndicat d'Expansion et d'Exportation de la race bovine limousine; la thèse très documentée de Doctorat vétérinaire soutenue par M. AFFRE, Directeur des services vétérinaires de la Haute-Vienne et de la Creuse; les travaux de M. DESSALES, Directeur des Services agricoles de la Haute-Vienne, sur les « Problèmes

actuels de l'élevage bovin en Limousin » ; enfin la thèse de notre confrère GRADOR sur la race ovine limousine en Corrèze, ou celle, plus spéciale, de notre confrère et ami CHASTAINGT, traitant des « améliorations pastorales et culturales qui ont permis l'amélioration de la race bovine limousine en Limousin ».

Nous n'avons certes pas la prétention de combler les lacunes qui demeurent; elles sont beaucoup trop grandes et nos moyens sont trop réduits pour y parvenir. Trop heureux si, par ce modeste travail, nous avons pu contribuer à attirer et à fixer l'attention sur l'importance de l'élevage en Corrèze et la zoo-économie telle que nous désirerions l'y voir appliquer.

Nous avons divisé cette étude en deux parties principales :

1. — *Dans une première partie*, nous essaierons de montrer l'importance et la diversité de cet élevage, expliquées par les conditions mésologiques, ainsi que les améliorations jusqu'ici apportées.

2. — *Dans une deuxième partie*, nous traiterons spécialement de l'amélioration de chaque espèce animale avec les considérations *zootecniques*, *hygiéniques* et *économiques* susceptibles d'y être mises en œuvre à notre sens.

Enfin, nous essaierons de tirer de cette étude des conclusions pratiques dans le but de coordonner nos efforts vers l'utilisation la plus rémunératrice de ce capital-bétail.

PREMIÈRE PARTIE

I. - Le Limousin région d'élevage et de production

Tout contribue, en Limousin, au développement de l'élevage : le climat, le régime des eaux, le sol et les cultures sont solidaires pour créer une véritable « harmonie agricole » en vue de l'exploitation de races d'animaux particulièrement adaptées à ce milieu.

Aussi croyons-nous utile de faire une description sommaire de la région corrézienne. Portion de l'ancienne Province du Limousin, le *département de la Corrèze*, depuis 1790, est formé de la plus grande partie du Bas-Limousin. Flanquant à l'ouest le Massif Central, c'est une région montagneuse dont l'ensemble forme un plateau accidenté avec de nombreuses petites montagnes arrondies, usées, sillonnées de vallées profondes et tortueuses, presque infertiles autant que remarquablement pittoresques au nord et à l'est du département; vers le sud-ouest et le sud, ce plateau s'abaisse pour s'étaler vers les vallées larges, gracieuses et fécondes de la Dordogne, de la Corrèze, de la Vézère et de l'Auvézère, affluent de l'Isle.

Orographie. — Au centre, c'est le plateau dit de « Mille-vaches » (dont le nom n'est qu'une déformation du mot patois « Mio-vache » = demi-vache) : haute plaine très mamelonnée, jadis recouverte de forêts détruites, dit-on, sous l'occupation anglaise pendant la guerre de Cent Ans, et ne présentant aujourd'hui que des landes arides, des



tourbières, en attendant une prospérité nouvelle apportée par les forêts de pins.

Ce plateau, dont l'altitude moyenne atteint 700-800 mètres est dominé par le mont Audouze, le Puy Pendu et le Mont Bessou (point culminant de la Corrèze avec 984 mètres); il est prolongé vers le sud-ouest par la ligne de faite des Monédières (900 mètres), dominant la région.

Vers l'est, ce sont les contreforts des monts du Cantal et d'Auvergne dont ces régions subissent l'influence : c'est la Xaintrie.

De tous ces sommets, l'on découvre une grande partie du Bas-Limousin au relief tourmenté par des vallées nombreuses, si verdoyantes dès le printemps, formant d'innombrables prairies ou pâturages, clos de haies vives. Les flancs des collines et leurs cîmes même montrent des champs labourés, gagnés sur les bruyères, portant des cultures variées : céréales secondaires, seigle surtout (qui s'appelle ici « le blé »), sarrazin (ou blé noir); champs de légumes (pommes de terre, navets, raves et topinambours), etc...; toutes ces cultures sont coupées de taillis et de châtaigneraies, sans cependant présenter de grandes étendues boisées.

Au contraire, le bassin de Brive forme une dépression brusque, au sol sédimentaire riche, au climat doux : « riant portail du Midi » comme on s'est plu à le nommer, si particulier et si fertile, mais région de cultures plus que d'élevage où l'on produit en abondance fruits, légumes et primeurs.

Plus bas, enfin, s'étend le Causse Corrézien, pays du noyer : c'est déjà le Quercy.

Climat. — Sauf dans ce bassin de Brive, le climat de la région est essentiellement variable, humide et rigoureux, et cela en raison de l'exposition et de l'élévation, ainsi que de la nature imperméable du sol.

Les vents de l'ouest, dominants, y arrivent aisément, ne rencontrant d'obstacles que dans cette région, d'où précipitations fréquentes : c'est ainsi que le plateau reçoit près

de 1 m. 030 d'eau, tandis qu'en Bas-Limousin on observe 0 m. 90 à Tulle, et 0 m. 80 à Brive-la-Gaillarde avec une moyenne de 90 à 100 jours de pluie par an.

Les hivers sont rigoureux avec d'abondantes chutes de neige : le départ de la végétation est tardif et les gelées précoces à l'automne : 80 jours de gelées par an. Par contre, les étés sont chauds avec des nuits fraîches.

La température moyenne est de 8 degrés en montagne de 12 degrés dans le bassin de Brive.

Géologie. — Le sol est constitué en presque totalité par des terrains primitifs dont la décomposition et la désagrégation ont donné un terrain argilo-siliceux : maigre lorsqu'il recouvre les granits, les granulites ou le gneiss; plus compact et plus fertile s'il se trouve sur des schistes.

De par la nature imperméable de ces roches et par suite du ruissellement des eaux, les sommets et surtout les pentes sont appauvris constamment au profit des combes et des vallées dont la couche arable, argileuse et forte, est imprégnée de carbonates alcalins enlevés aux environs.

La caractéristique de ces sols, au point de vue composition, est leur pauvreté en chaux et en acide phosphorique et leur richesse relative en alcalins (potasse notamment). La végétation spontanée l'indique aussitôt : fougères, bruyères, ajoncs et genêts à balais forment les landes et sous-bois; les arbres aux essences ou fruits utiles y poussent facilement : le chêne pédonculé et le chêne rouvre, le châtaignier; les hêtres et les bouleaux ainsi que les pins, les sapins et les mélèzes sur les altitudes plus grandes montrent tous un feuillage sombre.

Hydrographie. — Par suite de la nature imperméable du sous-sol, les pluies vont s'infiltrer dans la couche fine de sable ou « tuf », ou coulant sur le roc, donnent naissance à une multitude de sources et ruisseaux qui vont permettre une irrigation savante de tous les prés et pâturages établis sur leurs parcours.

Les rivières importantes, sauf la Dordogne, prennent leur source au plateau de Millevaches; ce dernier, en se rac-

cordant avec les monts du Limousin dont le promontoire, le Mont Gargan — 731 mètres — aux confins de la Haute-Vienne et de la Corrèze, forme la ligne de faite ou de partage des eaux entre le bassin de la Loire et celui de la Garonne; à part la Vienne qui descend d'est-ouest du Mont Audouze, toutes les rivières appartiennent au bassin de la Garonne : Vézère, Corrèze, leurs affluents et ceux de la Dordogne.

La Dordogne participe aussi à ce réseau : prenant sa source au Puy de Saney (point culminant du Massif Central, à 1.886 mètres) dans le Puy-de-Dôme, elle coule dans le département de la Corrèze au fond de gorges sauvages, entre Bort-les-Orgues et Argentat, pour s'épanouir à Beaulieu dans une plaine prospère, traverse ensuite le Quercy dans le Lot, puis le département de la Dordogne. Enfin, ses nombreux affluents comme le Chavanon, la Diège et la Luzège à droite, la Cère à gauche, seront bientôt célèbres grâce aux immenses travaux entrepris sur leurs cours (barrages du Chavanon, de Marèges, de l'Aigle, etc...) pour distribuer l'énergie électrique à la moitié de la France par des raccordements. Des industries locales ont pu prospérer dans ces vallées : fabriques de papier-paille et cartonnages; usines d'extraits tannants, de cellulose et de viscose; minoteries, tanneries, etc...

L'abondance de l'eau et le relief du terrain ont aussi favorisé la création de nombreux étangs où l'on pratique la pisciculture et de petits réservoirs ou retenues d'eau dans les prés, appelés ici « pêcheries », servant à l'irrigation.

On a dit que « la culture d'une région était le reflet de son sol »; on pourra le dire aussi de son bétail car toutes ces conditions ne dictent qu'un seul objet d'exploitation culturale : tout pour l'élevage, « *La culture comme moyen, l'élevage comme but.* » Sur les plateaux, les landes de bruyères permettent l'élevage du mouton, tandis que les coteaux et les vallées porteront des cultures variées, des prairies de fauche ou des pacages, nécessaires, les uns à l'existence de la famille, les autres à l'entretien et à l'en-

graissement d'un nombreux bétail qui passe, notons-le, les deux tiers de l'année à l'étable.

Population. — Que dire aussi de cette population laborieuse dispersée dans nos régions, de ces paysans limousins et corréziens qui ont su par leur labeur acharné enrichir cette région jadis si misérable, tirant parti des eaux comme nulle part ailleurs pour l'irrigation de leurs prairies et de la situation géographique privilégiée pour le commerce, et créer ainsi une région d'élevage prospère?

C'est que le paysan corrézien est travailleur, âpre au gain mais économe, et, s'il s'expatrie quelques années pour aller vers les grandes villes (Paris, Lyon et un peu partout où s'offrent des chantiers, du travail), c'est pour revenir plus tard « au pays » acheter un morceau de terre longtemps convoitée.

Il est ce qu'on appelle « un soigneur » — au sens d'éleveur — parce qu'il aime et connaît les beaux animaux qu'il sait nourrir, engraisser, parer les jours de foire comme pas un, mais la routine trop souvent le guide et le retient dans la même voie, l'amenant à négliger même les principes de l'hygiène.

Il est aussi commerçant, avec un goût marqué pour la spéculation, sachant profiter de la hausse pour la vente comme de la baisse pour l'achat.

Ainsi donc, nous avons en Corrèze un cheptel nombreux, relativement uniforme qui, sous l'influence d'éleveurs avisés et de l'essor économique d'avant et d'après-guerre, ainsi que des trop rares encouragements prodigués par les pouvoirs publics, s'est beaucoup amélioré depuis cinquante ans, en qualité comme en poids.

Pays de petite culture et de petites propriétés — avec quelques importants et vieux domaines tendant de plus en plus à se morceller, où les fermiers et métayers s'efforcent de devenir propriétaires à leur tour : le métayage est encore très pratiqué, car il est loin d'être aussi rigoureux que l'exigeait la loi du 18 juillet 1889.

Chacun veut produire le plus possible, peut-être inconsidérément car, aujourd'hui plus qu'hier, il conviendrait

de diriger cet élevage *qualitativement*, afin d'en obtenir le maximum de profit dans la mesure des débouchés possibles. Et, si la perfection zootechnique n'est pas encore atteinte, on constatera un effort progressif, tendant à égaler la richesse du département voisin, la Haute-Vienne, où la race bovine limousine a acquis son summum de qualité.

Le but de cet élevage consiste d'abord à assurer l'existence de la famille par le lait des vaches, la viande et le lard des porcs, la basse-cour nombreuse, puis à obtenir du travail des bovidés (des vaches surtout, parce que plus nombreuses et plus lucratives); à se procurer la laine des moutons qu'on file encore et qui, tissée en quelques endroits, donne ces draps excellents de « droguet » et de « pilou »; enfin et surtout, il contribue à fournir des ressources ou moyens d'achat par la vente des produits.

On verra l'importance de l'élevage porcin, aussi considérable en capital et en poids, sinon davantage, que celui des bovins dans nombre d'exploitations du Bas-Limousin.

A considérer les statistiques publiées au « Bulletin de l'Office des Renseignements Agricoles » par le Ministère de l'Agriculture, on constate que notre cheptel s'est accru du triple en 40 ans, du moins en ce qui concerne l'espèce bovine (72.000 têtes en 1891).

Voici du reste les chiffres publiés pour l'année 1933 :

Pour une population de 264.129 habitants, répartis en deux arrondissements, 29 cantons et 289 communes sur une superficie de 582.704 hectares, il y a :

Espèce bovine :

Taureaux.	2.700
Bœufs.	10.800
Vaches.	140.050
Elèves de plus de 1 an.	33.000
Elèves de moins de 1 an.	28.000

TOTAL. 214.550

ce qui classe la Corrèze au 26^e rang des départements français.

Espèce ovine :

Béliers.	2.300
Brebis de plus d'un an.	96.000
Moutons de plus d'un an.	18.500
Agneaux et agnelles de moins d'un an.	52.000
TOTAL.	168.000

Espèce caprine. 11.000

Espèce porcine :

Verrats.	420
Truies.	18.000
Animaux à l'engrais de moins de 6 mois.	92.500
Porcs jeunes de moins de 6 mois.	79.000
TOTAL.	189.920

ce qui place notre département au 5^e rang, après la Moselle, les Côtes-du-Nord, l'Allier et l'Aveyron; mais il nous semble que ces chiffres sont notablement inférieurs à la réalité (en 1930, la Corrèze tenait le deuxième rang après la Moselle).

Espèce chevaline :

Chevaux de moins de 3 ans.	750
— de plus de 3 ans.	6.210
TOTAL.	6.960

Espèce asine. 10.300

Mulets. 630

II. - L'espèces bovine en Corrèze

Nous parlerons d'abord des bovidés qui appartiennent pour les deux tiers à la race limousine, avec 168.000 têtes environ.

A. — RACE BOVINE LIMOUSINE

Elle est très ancienne au point qu'on en discute encore l'origine. COLBERT, puis TURGOT, qui fut Intendant général en Limousin, citent nos Limousins en compagnie des Garonnais comme les bovidés ravitaillant déjà Paris au xvii^e et au xviii^e siècle.

Pour SANSON, les bovins limousins se rattachent au même type ancien décrit sous le nom de « Bos Taurus Aquitanicus », cette race d'Aquitaine dont RÜTIMEYER fait une variation du « Bos primigenius », forme fossile dolichocéphale également. Mais SANSON, parlant de la race d'Aquitaine, dit que « c'est parmi les races dolichocéphales, la seule qui soit blonde, la seule chez laquelle les sujets purs, sans exception, ont le mufle, les paupières, le pourtour des ouvertures naturelles toujours d'une teinte rosée, la seule où le pigment noir soit complètement absent. La présence de ce pigment à un degré quelconque accuse sûrement un croisement ancien ou récent ».

En effet, le pelage est toujours d'une seule couleur, mais varie du froment clair au froment foncé, presque fauve avec des miroitures.

D'après le Professeur DECHAMBRE, la race limousine est une race aborigène, « *race de nature* », dit-il, propre au Bas-Limousin, « *ayant des formes régulières et une finesse suffisante, au profil convexe d'un type médioligne et aux proportions eumétriques*. Cependant, dans la montagne, on rencontre quelques vaches blondes à la face enfumée, ou au mufle marbré, aux cornes longues, spiralées, vertes et rejetées de côté, à la peau épaisse et rude, en partie issues de croisements avec les races de la Marche, de Salers ou des Cévennes dont les sujets sont plus aptes au travail qu'à l'engraissement ».

Ces animaux étaient à l'origine peu différents des sujets des races blondes du Centre (races celtiques pour le professeur GIRARD, de Toulouse). MAGNE montre qu'ils avaient « une plastique voisine de celle des bœufs du Quercy, au

pelage plus foncé, surtout du côté de l'est où ils se fondent avec les Salers, vers le midi avec les Garonnais ».

Portrait de l'ancienne race non améliorée

La taille des femelles est beaucoup moins élevée que celle des bœufs; le bœuf est fortement charpenté, la vache petite et fine dans son ossature.

La tête est plus allongée et plus lourde que dans la race actuelle; le front est moins large, le chignon épais est recouvert de poils frisés; les cornes (les « banes »), sont grosses à la base, jaunâtres, terminées par une extrémité plus foncée, arquées horizontalement en avant avec les pointes souvent dirigées en bas (nécessitant parfois une amputation unilatérale pour permettre l'application du joug).

La robe est blond-froment : et, si le mufle est marbré ou les oreilles bordées de poils noirs, cela indique une infusion ancienne de sang étranger, généralement parthenais, car on entretenait dans la région, pour le lait, quelques vaches parthenaises, « les brettes » (DE LAPPARENT).

Le cou est bien proportionné par rapport à l'ensemble du corps, avec un fanon très développé descendant au-dessous du genou; les épaules sont épaisses, saillantes, au contraire du garrot qui est effacé. La ligne du dessus est bien soutenue, régulière chez le bœuf, mais ensellée chez les vieilles vaches à la suite de gestations répétées. Les côtes sont rondes, les hanches bien moulées, les pointes des fesses saillantes; la queue, grosse, est attachée très haut en forme de crosse; les articulations sont puissantes et nettes; les genoux et jarrets larges; les onglons bien conformés à corne solide, blonde ou veinée. La peau est épaisse, mais souple chez les animaux de montagne; elle acquiert de la finesse chez ceux en stabulation.

Leur démarche est aisée, avec une sûreté de pied extraordinaire; bien qu'au caractère vif, les sujets se dressent et travaillent à merveille, surtout les vaches qui sont moins fortes, mais plus dociles.

Leur poids reste compris entre 320 et 370 kilos pour les vaches; 400 à 500 kilos pour les bœufs.

Le rendement en lait est moyen, atteignant 1.200 à 2.000 litres de lait pour une lactation de 6 mois environ; il est très riche en matières grasses, titrant 40 à 50 grammes par litre.

Tels sont les caractères de cette ancienne race limousine non améliorée dont il subsiste encore trop de sujets en Corrèze; tels étaient aussi ceux des bovidés exploités en Haute-Vienne avant la deuxième moitié du siècle dernier, car, dès 1840, bien avant ceux de notre région, des éleveurs avisés et compétents des environs de Limoges, trouvant que leurs animaux manquaient de développement, cherchèrent à les améliorer.

Amélioration de la race bovine en Haute-Vienne

1. — On tenta d'abord un « croisement de retrempe » en infusant à la race limousine ancienne du sang d'une race déjà améliorée. Quelques éleveurs eurent l'idée d'acheter des étalons agenais (variété la plus grande de la race garonnaise) : « Les animaux issus de cette alliance, nous dit Edmond TEISSERENC DE BORT, dans son remarquable ouvrage, « La vérité sur la race limousine », étaient hauts sur jambes et péchaient par l'ampleur de la culotte; leurs hanches étaient saillantes, leurs flancs plus grands, leurs cornes presque toujours infléchies vers le sol. »

C'étaient des animaux plus exigeants comme nourriture que ne l'étaient ceux du pays : ils ne pouvaient s'entretenir convenablement que dans quelques propriétés particulièrement bien cultivées où l'emploi des engrais commençait à donner des résultats.

Chercher à obtenir de pareils animaux dans une région où le sol, insuffisamment amélioré, était incapable de leur fournir la nourriture abondante et riche qui leur était nécessaire, constituait une entreprise hasardeuse.

« Bref, on revint à l'ancien type dont on n'aurait pas

dû s'écarter, et on finit par où l'on aurait dû commencer immédiatement, c'est-à-dire *par procéder à l'amélioration de notre race par la sélection* » ; ainsi s'exprimait TEISSE-RENC DE BORT.

2. — On fit dès lors de *la sélection méthodique et progressive à partir de reproducteurs de la race limousine elle-même*, à l'instigation d'éleveurs émérites dont l'éloge n'est plus à faire, sous la direction de RECLUS, alors Professeur d'Agriculture, qui écrivait : « Ayant à notre disposition des sujets tout acclimatés qui peuvent acquérir par l'alimentation et l'hygiène, sans le secours d'aucun sang étranger, les perfections vers lesquelles nous devons tendre, il serait imprudent de se lancer dans la pratique des croisements qui viennent altérer la pureté de notre race et nous conduiraient dans une voie pleine d'incertitudes et peut-être de déboires. »

3. — Malgré cet avertissement, certains éleveurs limousins furent pris pour le *Durham* du même engouement que les éleveurs de chevaux pour le *Pur-Sang Anglais* (qui a contribué pour beaucoup à l'extinction de notre excellente race chevaline limousine) : « Avant même de l'avoir essayé, ils voyaient en lui le rénovateur destiné à transformer d'une façon subite et inespérée toutes nos races françaises, à leur prodiguer en abondance les qualités qui leur manquaient : poids, précocité, perfection des formes, aptitude à l'engraissement, etc... » En réalité, après quelques essais coûteux, ces éleveurs s'aperçurent qu'ils n'avaient pas assez compté sur le climat trop humide et trop froid et surtout sur le sol trop pauvre pour nourrir cette race délicate.

C'est ce que VIDALIN, ancien ingénieur, qui se prit d'une passion pour l'agriculture en Corrèze, nous rapporte au sujet de l'essai, pendant 8 ans, d'un troupeau de 5 taureaux, 20 vaches et 10 génisses « *Shorthorns* » que fit à Pompadour, en Corrèze, l'Administration de l'Agriculture. Malgré leur précocité et leur aptitude plus grande à l'engrais, les « *Shorthorns* » n'avaient pas l'endurance au travail des bovins limousins, pas plus que leur viande n'en avait les qualités. De plus, la robe ne réussit pas à se fon-

dre en une teinte uniforme; tandis que la tête s'enfumait, des taches blanches apparaissaient sur le corps et la queue. Ces animaux ne trouvaient plus de débouchés dans leur région d'expansion. « Pratiquer le croisement avec le Durham avait été travailler contre notre propre intérêt; cependant, il devait nous servir de modèle, car dans nos reproducteurs, nous recherchons une tête fine, un cou court et sans fanon, une poitrine ouverte, un passage de sangles peu marqué, un rein droit, une bonne attache de la queue comme en a le Durham » (TEISSERENC DE BORT).

La sélection s'avère donc comme la méthode la plus sûre et la plus économique pour l'amélioration de notre race.

M. AFFRE, Directeur des services vétérinaires de la Haute-Vienne, nous définit cette méthode lente, mais certaine qui ne pouvait que réussir parfaitement en Limousin :

« Conserver aussi pure que possible la race locale, de façon à éviter plus tard toutes les incertitudes, toute l'instabilité inhérente à la méthode des croisements; provoquer chez les individus des perfectionnements de conformation et une plus grande précocité par l'amélioration du régime alimentaire en toute saison et à tout âge, mais plus particulièrement dans la période de croissance; généraliser à la race entière, tout en la fixant, ces améliorations une fois obtenues, par l'utilisation comme reproducteurs des individus qui en sont dotés : tels sont les procédés qui ont été adoptés par les éleveurs limousins et dont ils n'ont eu qu'à se féliciter. »

M. AFFRE nous donne les raisons qui ont préparé cette amélioration :

a) La richesse industrielle de Limoges dont ont profité les campagnes et surtout l'élevage;

b) L'importance des amendements calcaires répandus grâce aux chemins de fer;

c) Le morcellement des propriétés montrant que la petite exploitation est supérieure à la grande au point de vue des moyens de production et des résultats économiques obtenus...

« Le petit exploitant, tirant meilleur parti de ses produits que le grand, fait argent de tout et évite tout gaspillage; de plus, la qualité du travail qu'il fournit est bien meilleure, la main-d'œuvre familiale étant infiniment supérieure à la main-d'œuvre salariée. »

C'est certain, mais à condition que ces exploitants soient propriétaires et non colons, avec une famille nombreuse (de plus en plus rare de nos jours) et qu'ils soient dirigés et encouragés par les pouvoirs publics.

d) Les améliorations pastorales et culturelles; celles-ci ont permis de fournir aux animaux une nourriture plus riche, abondante, régulièrement distribuée toute l'année, tandis qu'autrefois nos animaux végétaient tout l'hiver.

e) Le choix judicieux des reproducteurs.

f) L'existence d'un livre d'origine, grâce auquel seraient fixés les caractères suivant un type déterminé.

*Race bovine limousine améliorée en Corrèze;
ce qui a déjà été fait*

En Corrèze, l'amélioration de la race bovine limousine a suivi parallèlement, quoique avec un peu de retard, le perfectionnement déjà acquis en Haute-Vienne; c'est que les conditions n'y étaient pas les mêmes : la race bovine limousine y était plus mélangée, plus ancienne et, par suite des conditions de climat et de sol, les propriétés n'avaient pu être améliorées de la même façon.

La sélection s'y fait encore dans le sens d'uniformisation, du type limousin, sans atteindre une spécialisation telle qu'en Haute-Vienne, où l'on a réalisé le type parfait de boucherie précoce et à grand rendement.

1^{re} phase. — Toute sélection comporte une phase négative par l'élimination des sujets défectueux pour la reproduction : ce choix est quelquefois réalisé au sevrage, mais, par manque de connaissances zootechniques et beaucoup plus par esprit de routine ou par intérêt... mal compris, on

livre le plus souvent à la reproduction toutes les vaches, pourvu qu'elles produisent un veau.

Le veau, il est vrai, sera destiné à la boucherie dès son jeune âge (2 mois et demi à 3 mois), sinon élevé et castré vers 18 mois, mais les génisses sont conservées!

Et malheureusement, il s'agit parfois d'un taureau qui doit perpétuer à tous les produits d'une étable ou d'une commune ses caractères défectueux de conformation et d'aptitudes!

On a pu remarquer d'après les statistiques le nombre beaucoup trop restreint des taureaux : ceux-ci sont quelquefois élevés à l'étable même, nés de parents dont on veut conserver le type ou l'aptitude au travail, à l'engraissement, voire même à la production laitière qu'ils peuvent transmettre aux femelles; mais le plus souvent, ils sont importés de la Haute-Vienne où l'on sait trouver à certaines foires (Limoges, Nexon, Magnac, Saint-Léonard), des étalons bien racés. Trop souvent, hélas! ces étalons de bonne présentation au début, mais trop jeunes, accusent bientôt quelque défaut irrémédiable : développement réduit, conformation défectueuse, etc...

Là encore éclate le besoin d'un livre généalogique tenu très régulièrement, seul capable d'indiquer la valeur intrinsèque d'un animal et sa puissance héréditaire.

2^e phase. — Elle consiste dans l'introduction des reproducteurs de mérite.

Nous ne pouvons qu'indiquer le *standard*, c'est-à-dire le type idéal fixé par la Commission du Herd-Book limousin (institué en 1886) pour en tirer plus loin les remarques qu'il convient :

Standard de la race bovine limousine :

Race mixte de boucherie et de travail

Taille et poids moyen :

Taureau adulte : 1 m. 35 à 1 m. 45.....	950 kilogs.
Vache adulte : 1 m. 25 à 1 m. 40.....	600

Robe unicolore, froment avec des auréoles plus claires autour des yeux et du mufle, absence absolue de toute tache, muqueuses roses et absence totale de toute pigmentation, robe plus foncée cependant chez

le taureau que chez la vache, éclaircie sous le ventre, à la face interne des membres, à la face postérieure des cuisses, à la brague ou au pis. On recherchera un pelage un peu foncé, avec des poils frisés formant des « miroitures ».

Cornes et ongles blonds.

Tête relativement réduite, courte, à front large et profil droit chez le taureau, légèrement concave chez la vache.

Chignon peu saillant et arrondi recouvert de poils bouclés.

Cornes fines, insérées dans le plan du chignon, s'écartant d'abord horizontalement, puis arquées en avant, à extrémités foncées légèrement relevées; à section cylindrique légèrement aplatie à la base.

Arcades orbitaires peu ou pas saillantes — œil vif — chanfrein en voûte, à profil droit, muflle large et lèvres épaisses.

Encolure courte, dépourvue à peu près complètement de la « bosse de bison » chez le taureau; fanon réduit.

Tronc long et ample à masses musculaires développées ; poitrine profonde; côte ronde; ligne du dos horizontale; dessus large et soutenu; ligne du dessous parallèle à celle du dessus.

Arrière-train très fortement musclé; culotte épaisse, arrondie et très descendue sur le jarret; attache de queue aussi peu saillante que possible, et formant un triangle, puis fine et descendant au jarret.

Membres solides, relativement courts, fins, mais nerveux avec des aplombs réguliers.

Enfin, le cuir doit être souple et fin.

On voit par ce portrait la différence qui sépare encore nos bovins non améliorés, décrits tout à l'heure, de ce type parfait.

En Corrèze, il n'y a pas de *Herd-Book* propre au département; cependant, nos animaux peuvent être inscrits par la Commission du *Herd-Book* limousin dont le siège est à Limoges, à la Maison de l'Agriculture, à condition qu'ils soient dans un des 29 cantons du département, sauf 4 (Eygurande, Bort, Neuvic-d'Ussel, Saint-Privat), où ne fonctionne pas cette Commission.

Ce *Herd-Book*, malheureusement, a beaucoup trop l'air d'un palmarès à effectif limité, tandis qu'il devrait être un catalogue où figureraient tous les Limousins de race pure.

Il n'existe pas non plus de *syndicat d'élevage* de la race bovine limousine. Les encouragements viennent :

A) Du syndicat agricole cantonal où une Commission nommée *comice d'éleveurs*, est chargée d'organiser chaque année dans une commune différente du canton un concours

ou « Comice agricole » et d'y distribuer des récompenses;

B) *De l'Office Agricole départemental* : des « primes de conservation » sont allouées, par une Commission qui circule dans chaque canton, aux propriétaires des meilleurs reproducteurs, afin d'encourager leur production et leur conservation; ces primes ne sont payées qu'après un laps de temps déterminé pour permettre à ces raceurs de mieux laisser leur empreinte.

Depuis 1929, l'Office Agricole ne prime que les reproducteurs mâles. En 1933, il a été attribué pour les taureaux :

11 primes de 1^{re} classe : 400 francs;

141 primes de 2^e classe : 300 francs,

et 4 primes spéciales de 100 francs aux détenteurs de taureaux.

Il existe, en effet, à Brive, une *Vacherie-Pépinière* ou vacherie d'élevage, organisée comme celle d'Oyé pour la race charolaise, fondée depuis 1895 par une « Société anonyme pour l'amélioration de la race bovine limousine en Corrèze » et subventionnée par l'Etat :

1° Elle importe de la Haute-Vienne des reproducteurs pour les élever et vend chaque année aux enchères publiques une partie de ces produits;

2° Elle place gratuitement quelques étalons dans le but d'améliorer la race, chez certains agriculteurs, qui ont la charge de les bien nourrir et soigner, afin de les rendre en bon état de vente pour la boucherie. Le dépositaire est tenu de livrer à la saillie, moyennant un prix fixé, l'étalon dont il a la charge et aussi le profit. C'est à ceux-ci que des primes spéciales de conservation sont allouées.

A l'établissement même il y avait jusqu'à ces temps derniers une trentaine de vaches et deux taureaux. Une vingtaine de taureaux étaient prêtés aux agriculteurs dans les conditions susdites.

C'était donc plutôt un établissement pour la production et l'élevage des taureaux que des vaches. Il est cependant indéniable que cette initiative a beaucoup fait pour l'amé-

lioration de la race dans le Bas-Limousin, et jusqu'en Haute-Corrèze, vers Ussel.

B. — RACE DE SALERS EN CORRÈZE

La race bovine limousine n'est pas seule représentée en Corrèze, la race de Salers pénètre dans la région des hauts plateaux limousins et la Xaintrie (soit l'arrondissement d'Ussel en entier et partie sud-est de l'arrondissement de Tulle).

Race convexiligne et longiligne, très ancienne, comme l'on sait, mais qui a conservé, malgré son amélioration, quelques-uns de ses caractères primitifs : chignon saillant en arrière duquel s'insèrent des cornes longues et spiralées, relevées en forme de lyre, blanches à extrémités foncées; peau épaisse; robe de couleur bai-rouge-acajou, à poils frisés.

Les sujets de cette race ont un squelette très développé, des membres très longs avec une cuisse plate, sèche le plus souvent (cuisse de grenouille), tandis que la poitrine a une grande profondeur : c'est une race de travail par excellence; les vaches, assez bonnes laitières, peuvent fournir plus de 2.000 litres de lait pour une période de lactation de 7 à 8 mois, ce qui leur permet de nourrir de bons veaux.

Cette race est rencontrée à peu près pure dans les étables des environs de Bort-les-Orgues, Lapeau, Argentat, mais les reproducteurs viennent du Cantal, de Mauriac.

On rencontre aussi beaucoup de métis limousins-salers qui n'offrent pas beaucoup de qualités, sinon celle d'être adaptés à la région. On a tenté de faire un *croisement limousin-salers* avec quelques chances de succès, grâce à l'achat de reproducteurs sélectionnés de l'une ou de l'autre race; il est vrai que le croisement de première génération, dit « industriel », a fait ici ses preuves en donnant des veaux de première qualité, dits « usselois », qui font prime sur le marché de Paris et sont vendus aux foires d'Ussel, Eygurande, Bourg-Lastic, dans le Puy-de-Dôme, Bort, etc...

C. — RACES VARIÉES REPRÉSENTÉES EN CORRÈZE

a) Dans la région d'Ussel et d'Eygurande, il existe quelques spécimens de la race ferrandaise (pie-rouge généralement) en provenance du Puy-de-Dôme.

b) Vers le sud du département, on rencontre encore quelques bovins de l'ancienne *race du Quercy*, aujourd'hui en voie de disparition, devant l'expansion des limousins et des garonnais qui se rencontrent dans cette région.

c) Il nous faut signaler, pour être complet, qu'il existe un peu partout, disséminées dans la région, un certain nombre de vaches laitières en provenance de Bretagne (*race bretonne pie-noire ou pie rouge*), de Vendée (*race parthenaise*), d'Auvergne ou de Haute-Corrèze (*race de Salers*), enfin quelques normandes et hollandaises : ces deux dernières races dans les bonnes prairies et autour des villes.

Ce bétail bigarré a sa raison d'être en présence de la très faible production laitière des vaches limousines qui nourrissent à peine leur veau — mais on verra plus loin quel remède il est possible d'apporter à cette insuffisance.

Par cet exposé, on peut constater l'importance de l'élevage des bovins en Corrèze et l'on comprendra les *spéculations nombreuses et variées que permet cette espèce*.

1. — Partout on produit *des veaux de lait* livrés entre deux et six mois à la boucherie; leur qualité diffère suivant l'aptitude laitière de la mère et le milieu où ils naissent. Vers Ussel et également dans le bassin de Brive, pays de petite culture où les paysans (« lou pès-tarrous » : « les pieds-terreux » comme on les appelle, car la terre compacte et rougeâtre colle aux pieds — sont plus nourrisseurs qu'éleveurs, on prépare — car c'est une préparation — des veaux « blancs » extra (on leur fait ingurgiter jusqu'à des œufs).

2. — Ailleurs, on sèvre de bonne heure certains veaux pour mieux *nourrir les élèves*.

3. — Dans la région de Lubersac, on s'est mis à produire des *génisses* et des jeunes bœufs dits « *châtrons* » *gras*, très demandés par la boucherie. A noter en passant l'existence dans cette région de « foires primées » : mode excellent d'encouragement, parce que rémunérateur.

De toute la Corrèze, on expédie journellement par chemin de fer quantité de viandes abattues vers les Halles centrales de Paris et, en moins grande abondance, des animaux sur pied vers la Villette et Vaugirard, vers Lyon-la-Mouche et Bordeaux, etc...

4. — Enfin, la Corrèze s'est fait une spécialité de l'élevage des *bœufs de trait*, de *harnais* dans les régions d'Uzerche, Treignac, Seilhac, Vigéois, Lubersac : ces bœufs sont dressés par les soins de l'éleveur, après bistournage, pour être mis en vente sous le joug entre trois et cinq ans, prêts à travailler.

Ces bœufs sont exportés vers la Haute-Vienne surtout, mais aussi en Dordogne, dans les Charentes, dans le Poitou, partout où l'on a besoin de bœufs pour le travail et pour l'embouche. Les foires à bœufs les plus importantes sont celles de Masseret, Uzerche, Le Lonzac, Brive, etc...

5. — *Les vaches* sont l'objet de transactions locales : elles remplacent les bœufs pour le travail dans les petites exploitations; et même là où l'on prépare des bœufs de trait pour le commerce, ce sont les vaches qui font le travail; elles nourrissent leurs veaux et sont conservées jusqu'à la réforme assez tardive en plus ou moins bon état de graisse.

On les trouve sur les foires de la montagne (Egletons, Ussel, Bugeat, Le Lonzac, Tulle et Argentat surtout, etc...) où il se fait un commerce de vaches suitées : ces vaches sont achetées et vendues facilement par les paysans qui tirent toujours profit du veau, recouvrant ainsi une partie de l'argent déboursé.

III. - L'espèce ovine : état actuel du troupeau corrézien

Comme dans toute la France, le troupeau a diminué considérablement depuis le siècle dernier pour les raisons multiples que l'on sait : dépopulation entraînant une pénurie de bergers; progrès de la culture aux dépens des landes et pacages; reboisements, etc... Mais cependant ce troupeau s'est maintenu à un taux honorable. C'est que l'élevage ovin est rémunérateur pour qui sait et peut l'entreprendre, en disposant de bergers et de parcours.

Races. — A) La race fondamentale est la *race limousine* : variété de la race du Plateau central (*ovis aries avernensis*) de SANSON; « race du type convexitigène et subbusqué, à extrémités fines et dégarnies de laine » pour le Professeur DECHAMBRE. La tête est convexe, à front arrondi et arcades orbitaires effacées, sans cornes; l'oreille est courte, portée horizontalement. La taille petite (0^m,40), chez le mouton non amélioré, s'est accrue par la sélection. Le poids varie de 20 kilos (40 livres du pays) pour les brebis, à 50 kilos pour le mouton.

La toison est d'un blanc uniforme, en laine bouclée à mèches poitues, moyennement fine, sèche et cassante, se détachant facilement du corps. Le poids de la toison varie de 0 kgr. 500 à 1 kgr. 500.

Cette race ovine limousine est restée pure dans la région montagneuse où elle est très bien adaptée et prospère. Il existe un *Syndicat d'élevage* depuis 1910, dont le siège est à Meymac, qui a pour but de développer cet élevage en Corrèze et d'y conserver la pureté de la race par la sélection (standard).

Un *concours spécial*, subventionné par l'Etat, l'Office

Agricole et le Conseil général, contribue puissamment à l'amélioration et à l'extension de cette race.

D'autre part, l'Office Agricole a accordé à titre d'encouragement des primes de conservation en 1933 : 14 primes de 1^{re} classe (40 francs); 37 primes de 2^e classe (30 francs).

B) Si cette race existe à l'état pur sur les hauts plateaux, elle est, par contre, assez mélangée dans les vallées : d'une part avec des « Caussenards » ou moutons des Causses, au squelette plus volumineux et à la peau et toison pigmentées de noir ou de brun roux; d'autre part, avec quelques Auvergnats à la face noire (dont le bélier est porteur de cornes); enfin avec quelques bizets à la toison rousse.

C) Ailleurs, des éleveurs préoccupés d'obtenir des agneaux plus précoces et à meilleur rendement, ont tenté toutes sortes de croisements avec des brebis du pays et des béliers d'une race améliorante : on a choisi par excellence les races de la Charmoise, de Southdown et celle de l'Ile-de-France (race de Dishley-Mérinos, de Grignon), mais créée par Yvart sous le nom de « race d'Alfort ».

D) Quelques bons éleveurs ont tenté de créer un troupeau à partir de mâles et de femelles d'une race pure importée (de Southdown ou de la Charmoise), et il faut reconnaître qu'ils y ont réussi à force de dépenses pour l'alimenter; puis ils se sont mis à sélectionner leur troupeau dont une partie des sujets étaient vendus sous forme d'agneaux, les autres comme reproducteurs.

Mode d'exploitation. — C'est dans la montagne qu'on trouve les troupeaux les plus nombreux, composés de 50 à 150 têtes. On y pratique l'élevage des agneaux vendus aux engraisseurs, vers 5 à 6 mois, les femelles aux éleveurs vers 8 mois pour faire des « doublonnes », c'est-à-dire des antenaises.

Partout ailleurs, ce sont de petits exploitants qui achètent après la moisson un petit lot de brebis pour les faire agneler chez eux ou d'agneaux pour les engraisser.

Enfin, quelques bons éleveurs, disposant de capitaux, font du croisement industriel qui réussit en général fort bien.

Trop souvent, hélas ! les conditions hygiéniques et alimentaires nécessaires à cet élevage font défaut, aussi voit-on de nombreux troupeaux payer un lourd tribut aux affections parasitaires.

IV. - L'espèce porcine en Corrèze

L'élevage très important des porcs — primordial en certaines régions — permet de classer la Corrèze au quatrième rang des départements français producteurs de porcs, comme on l'a vu. Cette abondance tient au mode d'exploitation, à la petite propriété où l'on élève beaucoup et où abondent les ressources alimentaires nécessaires à cet élevage : pommes de terre, légumes, céréales secondaires (seigle et sarrazin); châtaignes et glands.

Mais, tandis que l'élevage du mouton se faisait dans les landes de la montagne, c'est dans les vallées du Bas-Limousin aux nombreuses et fécondes châtaigneraies, aux cultures variées que l'on nourrit des porcs.

A) *La race porcine limousine* qui prédomine est encore une race ancienne que SANSON fait dériver d'un croisement entre le type ibérique et le type celtique. Elle est classée par le Professeur DECHAMBRE parmi les « races subconca- ves à face fine et oreilles horizontales portées en avant » ; le groin est fin, allongé, pointu ; le corps trapu.

Le *pelage* est caractéristique : pie-noir avec les deux extrémités (tête et croupe) noires que l'on appelle « écussons », bordées par une zone grise et séparées par une large bande médiane blanche autour du tronc. On observe des truitures noires ou grises chez certaines variétés.

Le corps est recouvert de soies courtes, fines, noires ou

blanches couchées dans le même sens; cependant, on y remarque deux épis caractéristiques : l'un convergent sur la nuque ou « reboule », l'autre divergent sur la croupe ou « virade ».

Cette race dite « de Saint-Yrièix », très améliorée par la sélection, est restée très rustique et, par ce fait, manque un peu de précocité. Cependant, elle est très estimée dans la région tant pour l'élevage — parce que très prolifique — (des portées de 12, 14, 15 ne sont pas rares) que pour l'engraissement; ces porcs gras donnent un lard apprécié et une grande quantité de graisse surfine en plus de la viande.

B) Mais cette race porcine limousine est fortement concurrencée par l'introduction de porcs « blancs » : soit des *Yorkshires* à tête courte, concave et à oreilles dressées, du type *Large White* ou *Middle White*, suivant les proportions; soit des *Craonnais* à tête longue, concave, à oreilles épaisses et pendantes, au corps allongé et cylindrique.

C'est pour diverses raisons économiques (manque de précocité, mais surtout manque de débouchés) et pour une raison de mode que nos porcs limousins ne sont plus prisés sur les gros marchés :

D'aucuns disent que c'est en raison de leur peau pigmentée;

C'est bien plutôt parce qu'« ils font trop gras », qu'ils donnent trop de lard, mais pas assez de viande au détail, comme le veulent les charcutiers.

Notre principal débouché pour les porcs gras était le Midi (Béziers, Lézignan, Carcassonne, etc...), et le Sud-Ouest (Bordeaux, Bergerac, Cognac, etc...) car les vignerons venaient nous acheter quantité de porcs gras vers décembre pour leur consommation familiale; maintenant ils se sont mis, soit à engraisser eux-mêmes dans leurs domaines un ou plusieurs porcs, soit à acheter un porc ou une partie de porc abattu dans les abattoirs des grands centres, comme Bordeaux, ou dans de grandes porcheries montées par actions. Cette clientèle s'est donc beaucoup restreinte; tandis que l'expédition des porcs gras diminue des deux

tiers, celle des « nourrains » — ou porcelets de 4 à 6 mois — destinés à l'engraissement, a beaucoup augmenté.

Des décrets successifs diminuant ou supprimant les taxes douanières sur les viandes ou graisses d'importation américaine, italienne, hongroise, etc..., ont beaucoup nui à l'élevage et au commerce des porcs limousins.

Le marché des porcs est, en effet, des plus aléatoires : suivant « la mode », c'est-à-dire le goût du moment, suivant la saison, etc..., les débouchés, variant à l'infini, obligent les producteurs à se livrer à diverses spéculations.

Le mode d'élevage varie aussi suivant saisons et régions :

a) Les propriétaires qui font de l'élevage ont une ou plusieurs truies qu'ils font saillir au verrat communal vers l'âge de 1 an, et ils vendent les porcelets ou nourrains dès le sevrage, au 3^e mois, après la castration que l'on pratique vers le 2^e mois.

b) Ailleurs, on fait de l'engraissement en achetant ces nourrains qu'on élève d'abord en demi-liberté aux champs ou dans des endroits attenants aux fermes, « les couderts », pendant 5 à 6 mois; à l'automne, on les garde ou on les lâche dans les châtaigneraies ou futaies de chênes (ce sont alors des « porcs coureurs »); enfin, on les met au bac dès le 12^e ou le 15^e mois pour les nourrir abondamment, pendant 3 ou 4 mois, de légumes bouillis : pommes de terre, raves, mélangés de farines de seigle et de sarrazin.

Ces porcs fin gras atteignent facilement 150, parfois 200 kilos et plus. Leur principal débouché est le Midi ou Bordeaux.

L'Office Agricole, là aussi, encourage l'élevage de reproducteurs d'élite par les primes de conservation; mais, soucieux de favoriser la race locale, ne prime que les porcs de la race porcine limousine, laissant aux Comices le soin de primer les reproducteurs d'autres races. En 1933, il a accordé :

10 primes de 1^{re} classe (100 francs);

48 primes de 2^e classe (60 francs).

DEUXIÈME PARTIE

Avant d'aborder les conditions d'élevage les meilleures pour chaque espèce (production, exploitation et utilisation raisonnées), il convient d'étudier *les facteurs propres à améliorer ce cheptel, c'est-à-dire les agents hygiéniques qui peuvent agir sur lui.*

I. - Améliorations du sol et du rendement en denrées fourragères

Profitant des éléments qui lui sont favorables comme le climat, l'éleveur doit s'attacher à modifier les éléments qui le servent insuffisamment, comme le sol.

Les améliorations pastorales et culturales sont à la base de l'amélioration de l'élevage en Corrèze : c'est ce qu'a bien prouvé notre confrère et ami, CHASTAINGT, Ingénieur agricole, dans sa thèse de Doctorat vétérinaire : « Les améliorations culturales et l'exploitation de la race bovine limousine ».

A. — MODIFICATIONS PHYSIQUES

Des labours judicieux, des sous-solages, permettraient encore une augmentation appréciable du rendement en denrées fourragères. Les fourrages artificiels nous man-

quent, et l'on se contente trop du foin et du regain récoltés sur les prairies naturelles.

A l'origine, c'étaient des pacages, des prairies marécageuses, des « mouillères » que nos paysans ont su assainir par irrigation et drainage, afin d'augmenter petit à petit la surface de leurs prairies de fauche. TEXIER OLLIVIER, ancien Préfet de la Haute-Vienne, parlant dans une « Statistique Générale » de *l'irrigation*, dit : « Dans aucun autre pays on ne fait autant de dépenses pour tenir les eaux au-dessus de leur niveau naturel, pour en former des réservoirs sur le penchant des collines, pour en calculer la distribution, pour les faire serpenter en de nombreux détours, pour les diriger suivant la disposition du terrain, les ramener quelquefois vers leur source, leur ouvrir de nouvelles issues et en tirer parti de nouveau. »

Ces eaux ne sont pas utilisées par leur action directe sur les plantes, *mais comme véhicules de matières fertilisantes* : en pénétrant dans le sol, elles *irriguent, ameublissent, aèrent, réchauffent le sol pour y apporter une véritable façon culturale.*

La flore de ces prairies améliorées se modifie : tandis que disparaissent les carex, les joncs et les renoncules, apparaissent les graminées : agrostide, paturins, houlque laineuse, puis des légumineuses comme le trèfle, la gesse, le lotier corniculé, etc...

Le foin récolté devient abondant et alibile.

Cependant, il y a encore en Corrèze trop de landes, de pacages; près de 15.000 hectares n'ont pas été assainis, faute de main-d'œuvre et de fonds.

L'Etat accordait, avant la crise, pour améliorations pastorales, des subventions qui ont été supprimées.

B. — MODIFICATIONS PHYSICO-CHIMIQUES

1° *Le chaulage et les amendements calcaires* sont partout nécessaires (sauf dans le Causse, dans le canton de Meyssac et surtout dans la région de Noailles). Son action est multiple :

Physique, en diminuant la compacité des sols argileux, en augmentant la ténacité des sols siliceux.

Chimique, en neutralisant les acides; en fixant l'acide phosphorique sous forme de phosphates et en dédoublant les sels de potassium. Grâce à la chaux, la végétation des prairies aux terrains hyperacides (joncs), des champs où croît la petite oseille (*rumex acetosella*) change totalement.

Dans les terres labourées, la chaux augmente le rendement des plantes sarclées, des céréales et permet la culture du trèfle et des légumineuses.

Que dire du rôle hygiénique et prophylactique de la chaux et des amendements calcaires dans la prévention de certaines affections parasitaires, microbiennes ou par carences?

Depuis que l'on connaît l'évolution de certains parasites si néfastes à nos troupeaux, voire au gros bétail, comme les *douves* et les *strongles*, il a été possible par des épandages judicieux dans les prairies basses et marécageuses, particulièrement infestées, d'arrêter l'évolution de ces parasites en s'attaquant à leur forme embryonnaire ou larvaire.

Le succès de ce traitement est corrélatif d'un *bon assainissement du terrain* — par irrigation et surtout drainage — et de sa continuité, faute de quoi un traitement chimiothérapique onéreux et parfois dangereux par l'extrait éthéré de fougère mâle ou les chlorocarbures est une nécessité deux fois par an ou tout au moins une fois au printemps.

Au sujet de *l'hématurie essentielle* (ou cystite chronique hémorragique des bovidés) dont l'étiopathogénie est si controversée et le traitement quasi-inopérant, les constatations faites sur des prairies améliorées et fortement amendées par la chaux et les phosphates autorisent à penser, à l'appui de la thèse de Galtier et de ses observations en Creuse (lorsqu'il y voyait une intoxication par des plantes narcotico-âcres du type renoncule croissant en abondance dans nos prairies basses) qu'il s'agit bien là d'une intoxication par des plantes riches en acide oxalique suivant la théorie récente de Howden.

De fait, on observe rarement ces cas d'hématurie dans les exploitations où l'on a fait des dépenses pour améliorations pastorales.

Enfin, depuis que de telles améliorations ont été apportées et qu'avec la chaux des engrais phosphatés sont introduits dans le sol, on observe de moins en moins de cas de *rachitisme* chez les jeunes, *d'ostéomalacie* chez les adultes, car ces retards ou arrêts de croissance sont dus bien souvent à une carence minérale prédisposant nos animaux à quantité d'affections et d'infections.

Ces amendements calcaires se font en épandage à la dose de 300 à 500 kilos à l'hectare et par an, ou davantage s'ils sont faits pour plusieurs années, souvent en composts.

2° *La pratique des engrais verts serait à généraliser;*

3° *Les engrais mixtes* — et surtout le fumier de ferme — sont les plus employés partout et notamment dans les prairies; mais le fumier, très souvent mal préparé, n'est que le reflet du sol et des plantes qui y croissent; par sa composition acide et son manque de chaux, il favorisera plutôt les graminées que les légumineuses.

Une pratique à signaler en Corrèze consiste à faire décomposer des litières de fougères, ajones, bruyères, fanes de topinambours, de sarrasin, etc..., dans les chemins, « les charrières », aux abords des fermes où elles s'imprègnent de purin, afin de les épandre l'hiver dans les prés.

4° *L'usage des engrais minéraux et synthétiques* est entré dans la pratique; celui des engrais azotés surtout pour la culture : nitrates, cyanamide, sulfate d'ammoniaque, etc...

5° *Les engrais phosphatés* sont, avec la chaux, des engrais à préconiser dans nos terres : leur rôle biologique est connu. On emploiera les phosphates naturels ou mieux les superphosphates, plus concentrés; alternés avec une fumure organique sur les prairies naturelles, ils doivent être répandus à la dose de 400 à 500 kilos à l'hectare, les scories de déphosphoration à la dose de 500 à 800 kilos ou 1.000 kilos.

La flore se modifie complètement par leur apport : les légumineuses se développent (lotier, minette, etc...).

Ces engrais sont particulièrement recommandés pour les prairies artificielles.

CHASTAINGT cite les résultats obtenus dans une exploitation, ferme-école de la Haute-Vienne, où grâce à l'emploi d'amendements calcaires, d'engrais chimiques, de fumier abondant et par des labours profonds, on a pu augmenter les rendements en denrées fourragères et par suite le poids vif total du cheptel dans la proportion de 480 %.

D'après une expérience citée par le même auteur, « un lot d'animaux paissant l'herbe d'une prairie scoriée à 1.000 kilos à l'hectare, a montré un accroissement de 500 kilos par rapport à un autre lot vivant sur une prairie non scoriée ».

L'agrandissement de la race bovine limousine est subordonné à l'apport des amendements calcaires et des engrais phosphatés qui font défaut.

Malheureusement, si notre sol est très amélioré, il ne l'est pas d'une façon suivie; en dehors des travaux d'irrigation ou des façons culturales exécutés scrupuleusement, les apports d'engrais devraient y être renouvelés périodiquement et en quantités suffisantes. En Corrèze, il est vrai, ces améliorations sont liées à la situation économique d'une façon particulière : les engrais s'achètent en échange de la paille vendue aux industries du papier-paille et des paillassons, très nombreux dans la région limousine; mais, avec la crise, les cours des pailles ont tellement diminué qu'ils ne permettent plus cette transaction, étant donné le prix trop élevé des engrais et de leur transport.

Une autre cause de l'appauvrissement de notre sol — outre la culture intensive de certains légumes comme la pomme de terre — *c'est le système d'exploitation*. Partout où il y a des métayers et des fermiers, ces exploitants ne sont guère encouragés à améliorer la valeur foncière du bien. Par économie de main-d'œuvre et d'argent dépensé en engrais, ils épuisent le sol en lui demandant le maximum; l'élevage s'en ressent par la diminution de la quantité et de la qualité des fourrages récoltés.

C. — AMÉLIORATIONS CULTURALES

Devant servir d'intermédiaires entre le sol et les animaux, les cultures seront adaptées aux besoins de l'élevage.

a) *Céréales.* — *La culture du froment* n'est pas très rémunératrice; les rendements sont trop faibles, sauf apport des engrais nécessaires et choix de certaines variétés bien sélectionnées et adaptées au climat et au sol. Mais cette culture est une nécessité pour les rotations, pour cet assolement pour le moins biennal que réclame la terre et qui répond aux décisions gouvernementales.

La culture du blé couvre 22.700 hectares, donnant 280.000 quintaux, tandis que le seigle occupe 50.000 hectares donnant 550.000 quintaux. On possède maintenant des variétés de seigle importées de Pologne dont le rendement dépasse d'un tiers celui des seigles indigènes.

Le seigle est, avec le *sarrazin*, — dont on récolte 191.000 quintaux sur 19.000 hectares, — à la base de l'alimentation des animaux et surtout du porc.

L'avoine est peu cultivée, principalement celle de printemps, car il y a peu de chevaux en Corrèze.

L'orge, semée dès l'automne, donnerait de bons rendements et gagnerait à être vulgarisée pour sa valeur nutritive et ses qualités rafraîchissantes; elle est destinée au jeune bétail et aux porcs.

Le maïs est cultivé comme fourrage vert et seulement dans le bassin de Brive pour le grain qui y arrive à maturité. Il couvre en Corrèze 12.000 hectares.

b) *Plantes fourragères.* — Elles peuvent être cultivées en grande quantité, car elles ne modifient pas les assolements ni les systèmes de cultures et sont très utiles à l'élevage.

Les pommes de terre sont cultivées sur une grande échelle : plus de 22.000 hectares donnant 3.087.000 quintaux; la récolte est absorbée en quasi-totalité pour la consommation locale et surtout pour l'engraissement des porcs; c'est une culture épuisante, demandant une forte fumure, actuellement bien menacée par le *Doryphora*.

Les betteraves gagneraient à être répandues davantage, quoiqu'on ne produise pas de lait.

Les carottes fourragères sont bien cultivées.

Mais la culture fourragère la plus florissante est celle des *topinambours* : peu exigeants, rustiques, ne gelant pas en terre, à grands rendements, ils sont à la base de l'alimentation hivernale et permettent l'engraissement du bétail. Nos bons soigneurs — afin d'engraisser les bœufs ou les vaches pour la vente qui a lieu de décembre à mars — les distribuent *en bubées ou soupes chaudes* à raison de 10 kilos à 30 kilos additionnés de 1 à 3 kilos de farine de tourteaux, ainsi que de son de seigle (2 à 3 kilos par jour).

Les *raves* et *rutabagas* (navets) sont cultivés sur déchaumages et sont un bon appoint.

c) *Fourrages verts*. — Ils sont cultivés sur de petites surfaces (gesse; vesce; « farouche », ou trèfle incarnat) pour permettre d'attendre au printemps la fauche des prés et la mise au pâturage.

1° *Prairies artificielles* :

Le *trèfle* de 2 ans est généralement consommé en vert.

Les *luzernières* sont peu abondantes en raison de l'humidité et du manque de profondeur du sol; par contre, le *lotier* réussit fort bien.

2° *Prairies temporaires* : elles sont comprises dans un assolement normal; dans ce cas, elles sont conservées 3 ans ou plus longtemps si la propriété est assez vaste.

A noter qu'en Corrèze l'ensilage des récoltes n'est pas encore entré en pratique (sauf pour les racines et les tubercules).

D. — SYSTÈME DE CULTURE

En Corrèze, pays de petites propriétés, de petites cultures et d'élevage, les *assolements de 2 ans* sont les plus fréquents, et l'on sait que ceux-ci ne permettent guère la création de prairies artificielles et encore moins de prairies temporaires; ils servent uniquement aux cultures de céréales alternées avec les plantes fourragères et sarclées.

L'assolement qui conviendrait bien ici *pour l'entretien et l'exploitation rationnelle du bétail* serait celui de 4 ans, composé pour moitié de terres en céréales et pour l'autre moitié en fourrages artificiels et racines.

Malgré tout, l'assolement le meilleur est celui de 6 ans pour permettre la culture de ce trèfle que nécessite notre terre pauvre, mais il faut pour cela des étendues assez grandes et une main-d'œuvre suffisante.

Il est certain que notre bétail devrait trouver une nourriture rationnelle, riche avec les quantités de fourrages que donneraient nos prés et prairies s'ils étaient partout améliorés et si nos cultures fourragères étaient plus généralisées.

II. - Amélioration des conditions hygiéniques

Si, comme nous l'avons dit, le paysan corrézien, en bon soigneur, sait nourrir son bétail, l'élever, l'engraisser (et il ne souffre guère de critiques à ce point de vue), par contre, nos efforts doivent tendre vers une meilleure hygiène : n'est-ce pas dans le rôle du Vétérinaire de *prévenir*, si possible, les *maladies*, et, *c'est bien à chacune de nos consultations que nous sommes appelés à donner des conseils sur l'alimentation, le logement, l'entretien, les aptitudes comme sur les méthodes d'élevage du bétail.*

A) Ayant déjà traité de l'alimentation, nous parlerons d'abord de *l'hygiène du logement* :

a) Pour le gros bétail, les *étables* répondent à un même système, le même bâtiment servant d'étable et de grange. Dans la moyenne exploitation, il y a deux étables parallèles, dans le sens de la longueur du bâtiment, séparées par une allée charretière servant de couloir d'alimentation et d'aire pour battre les petites récoltes. Ainsi les animaux sont placés, face à face, fixés au « cornadis », installés devant une

mangeoire ou mangeant les aliments sur le sol. Ils sont séparés par toute la largeur de l'aire et le dégagement sur toute la hauteur de la grange à cet endroit facilite beaucoup l'aération. Le fenil, installé au-dessus des étables, en abaisse considérablement le plafond; aussi ces étables sont-elles basses, mal éclairées par une seule porte et parfois une lucarne, mal aérées (surtout dans le système auvergnat qui supprime l'aire et permet aux charrettes d'accéder directement dans le fenil par une rampe).

Le sol des étables est généralement en terre battue, rarement pavé; le purin ne s'écoule pas, vu l'absence de caniveau ou la pente mal calculée, tandis que le fumier s'accumule et n'est parfois enlevé que toutes les semaines ou tous les mois, pour être transporté directement dans les champs ou dans les prés.

Ces étables, très chaudes l'hiver, sont conditionnées pour le régime de la *stabulation quasi-permanente* de nos bovins qui passent à l'étable 6 à 7 mois de l'année. Durant l'été même, ils sont rentrés tous les soirs : cet usage tient à ce que le climat est humide, les nuits fraîches; et les prés où l'on conduit pacager le bétail sont des prairies de fauche, bien irriguées et entretenues, où l'on ne laisse les animaux que le temps de paître.

Ces raisons admises, on doit regretter que le jeune bétail, les élèves de 6 à 10 mois, restent si longtemps à l'attache, alors que l'exercice pris librement en dehors exalterait toutes leurs fonctions et développerait leur puissance musculaire d'autant plus qu'ils sont destinés au travail; leur vigueur et leur rusticité en seraient accrues.

Une initiative intéressante serait d'organiser dans chaque exploitation une étable ou une partie d'étable séparée, un « box » spécialement aménagés en « *maternité* » où l'on placerait quelques jours avant la parturition les vaches gestantes : le sol y serait imperméable, résistant, non glissant, avec une pente insignifiante (3 à 10^{mm} par mètre), afin d'éviter certains accidents *ante-partum* comme la rétropulsion du vagin, ou *post-partum*, comme les renversements génitaux — prolapsus utérin ou vaginal — afin aussi de

favoriser l'écoulement des eaux par un caniveau et un égoût. Tout cela permettrait une meilleure hygiène de l'accouchement et surtout une désinfection soignée de la parturiente, du veau comme du placenta, surtout lorsqu'on redoute la *brucellose*, si contagieuse par les enveloppes et les liquides fœtaux, ou bien la *maladie des nouveau-nés*.

De même, dans une exploitation, on devrait prévoir une étable isolée, un *lazaret* pour les animaux suspects de maladie contagieuse : *coryza gangréneux*, *pasteurellose*, *fièvre aphteuse*, *mammites*... et servant aussi bien d'étable d'attente pour les animaux récemment achetés ou introduits, jusqu'à épreuve négative à la tuberculine ou jusqu'au diagnostic négatif de la brucellose. Cette mesure nous paraît des plus utiles en raison des transactions sur le bétail qui sont intenses dans nos régions.

b) *Les bergeries*, comme les étables, sont des locaux trop étroits, bas, placés sous le fenil, ne possédant pour ouverture qu'une porte basse. Le sol, rarement pavé, est en terre battue, recouvert d'une litière de feuilles sèches, bruyères ou ajones, de fougères. En somme, on comprend que ces bergeries, petites, mal aérées, sans lumière, au sol perméable recouvert d'une litière rapidement humide, soient très favorables à l'évolution et à la contagion du *piétin* ainsi qu'aux *surinfestations parasitaires*.

Pour le piétin, une mesure prophylactique utile consisterait à disposer devant l'entrée de la bergerie un pédiluve suffisamment large pour obliger les moutons à y passer sans le franchir; on y entreferait une solution antiseptique à base de sulfate de cuivre à 2 % ou 5 %.

c) *Les porcheries*, trop souvent considérées comme des abris, sont trop exiguës; elles ont un plafond bas, sont mal éclairées et aérées. Les pores, dont on veut tirer un si grand profit, sont les plus mal logés de tous les animaux de la ferme.

Il faudrait, au contraire, un local assez vaste, propre, aéré, éclairé, au sol imperméable, en briques, bien drainé avec un caillibottis pour servir de couche aux pores et leur

éviter le contact du ciment; dans les étables à truies, des barres à 25 ou 30 cm. de hauteur, scellées parallèlement au mur, empêcheraient les truies d'écraser leurs petits.

Le porc est un animal propre lorsqu'on sait bien lui aménager son toit et son enclos ou « coudert » et mettre de l'eau courante à sa disposition.

Dans nos régions, cette hygiène du logement pour le porc revêt une importance capitale du fait de la *contagiosité et de la perennité des maladies rouges dont les agents se conservent et se multiplient si facilement dans ces étables malsaines*. On sait depuis des travaux récents, et notamment la thèse de Maurice VALLÉE, que la « différence de gravité du rouget réside dans la conservation et la reproduction du bacille dans le milieu extérieur, dans le sol ». C'est une maladie tellurique : de par sa constitution géologique, la Corrèze possède de nombreux foyers permanents de rouget; la région d'Uzerche est notamment à citer. C'est pourquoi les conditions actuelles d'élevage et d'hygiène commandent expressément la vaccination préventive contre le rouget du porc, tant que ces conditions ne seront pas mieux réalisées.

La pneumo-entérite — voire même la peste porcine — le coryza contagieux, la grippe des porcelets, s'ils ne sont pas provoqués par cette hygiène déplorable, sont tout au moins favorisés. Il est à noter que les races précoces et par conséquent moins résistantes, comme les Yorkshires, sont beaucoup plus sensibles à toutes ces affections que nos porcs limousins.

Il en est de même pour les infestations parasitaires (ascarirose, strongyloses intestinales, mais surtout pulmonaires occasionnant ces broncho-pneumonies vermineuses, si funestes aux portées de porcelets).

Cependant, on observe rarement du rachitisme, soit sous forme d'ostéo-arthropathies (la goutte) ou de dystrophies osseuses avec troubles de l'ossification par dépôts calcaires sur les volutes ethmoïdales (« maladie du reniflement »), soit sous forme de troubles de la croissance, habitués que sont nos porcs à prendre à l'extérieur les éléments miné-

raux et vitaminés nécessaires à leur constitution. Les cas d'*arthrites*, si souvent observés, sont plus souvent dus à une forme chronique du rouget.

B. — HYGIÈNE DE LA PEAU

On ignore trop que la peau est le siège d'échanges respiratoires et qu'un pansage énergique quotidien, surtout sur des animaux vivant à l'étable, rend « la peau fine et souple, les muscles fermes, le tempérament équilibré, la constitution robuste », en stimulant les échanges respiratoires.

Ce pansage régulier permet à l'éleveur de mieux connaître ses animaux, de les dresser par la douceur, de surveiller leur état général tout en prévenant quantité d'affections cutanées : eczéma, teignes, gales peu fréquemment mais plus souvent phtyriases; il permet la destruction des œufs d'hypodermes l'été ou l'évarronage, c'est-à-dire l'extraction des larves d'œstres ou « varrons des tanneurs », si préjudiciables aux cuirs.

Il faut signaler aussi le défaut qu'ont tous nos paysans de conduire les bœufs à l'aiguillon (l'« aguyade » en patois), sorte de pointe acérée dont ils arment leur gaule : ils percent la peau au niveau des épaules et de la cuisse,

C. — HYGIÈNE DE LA REPRODUCTION

Nous avons parlé du choix des reproducteurs et en reparlerons à propos de l'amélioration de chaque espèce.

D'après les statistiques, on a pu remarquer le pourcentage très restreint de reproducteurs mâles par rapport aux femelles : 2 % pour les bovidés; plus de 2 % pour les porcins; moins de 2 % pour les ovidés. En voici les raisons :

1. — La Corrèze est un pays de petites propriétés où chacun ne peut faire la dépense d'un taureau ou d'un verrat qu'il faut entretenir, nourrir en conséquence, et, sauf dans la région de Brive où la Vacherie-Pépinère prête des taureaux, ceux-ci appartiennent à des propriétaires qui en disposent comme ils l'entendent, *sans contrôle*.

2. — Il n'y a pas en Corrèze, comme dans certains départements, de taureaux départementaux à la disposition des Syndicats.

3. — Il y a trop de femelles notamment dans l'espèce bovine : on entretient beaucoup trop de vieilles vaches, usées, dépassant 12 et même 15 ans jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus être fécondées et qui n'ont d'autre qualité zootechnique que de donner un veau, parfois deux, il est vrai!... A noter, cependant, que parmi ce nombre considérable de femelles, il y en a peut-être 1/3 qui sont stériles, même davantage, et là se pose le *problème de la stérilité* qui pourrait passionner un jeune praticien, quant à la recherche des causes ou des traitements possibles, mais qui, en clientèle, est d'une étude difficile, étant donnée la méfiance des paysans qui soumettent difficilement leurs sujets à un traitement.

Une des causes les plus fréquentes de la stérilité est sans contredit la *vaginite granuleuse contagieuse*, maintenant bien connue, mais dont nulle part on n'arrive à enrayer les progrès à cause de l'inertie des éleveurs, des étalonniers, des Pouvoirs publics et même des Syndicats d'élevage; puis, c'est la *brucellose* avec, comme conséquence, l'avortement épizootique; enfin, toutes sortes de lésions ovariennes auxquelles nous ne reconnaissons qu'un traitement, les *massages ovariens* avec énucléation des corps jaunes persistants et écrasement des kystes.

Il nous semble que bien des cas de stérilité sont dus, en pays de montagne surtout, à une *avitaminose* contre laquelle agit l'administration de produits vitaminés, riches en vitamine. Ex. : par exemple, les graines enveloppées par une cuticule ou même germées (avoine, orge, etc...).

La castration (ovariectomie par voie vaginale) de ces vaches stériles, réfractaires à tout traitement, voire nymphomanes qui encombrant nos étables, serait à généraliser dans nos régions : on sait qu'elle facilite beaucoup l'engraissement et que, chez les laitières, elle prolonge la durée de lactation de 15 mois à 2 ans parfois.

De prévention des affections susdites, il n'y a que celle

que veulent bien apporter les éleveurs avisés ou bien conseillés. On conçoit que le « Comité national des épizooties » se soit ému de cette situation et ait fait procéder à une enquête sur les conditions de la monte publique des laureaux dans chaque région.

III. - Amélioration des espèces en particulier

Ce qu'il reste à faire en Corrèze

D'après le professeur DECHAMBRE, « l'amélioration d'une race ou d'une espèce consiste *dans la recherche d'une adaptation meilleure de ses aptitudes et de ses produits aux besoins qu'ils doivent satisfaire. C'est le perfectionnement de sa vocation, l'accroissement de son rendement en quantité et en qualité* ». Ce sont ces principes-là qui nous guideront dans cette étude.

AMÉLIORATION DE L'ESPÈCE BOVINE

Race bovine limousine

Pour améliorer la race bovine limousine, *la sélection* reste la méthode la plus sûre et la plus économique; elle n'exige qu'un minimum de capitaux et évite bien des retours en arrière par atavisme. On ne peut que lui reprocher d'être lente, mais elle convient très bien à notre système d'élevage et de culture.

On en connaît les règles : 1° connaissance des caractères de la race; 2° appareillement de la conformation et des aptitudes; 3° élimination des sujets défectueux.

En Corrèze plus qu'ailleurs, il convient pour homogénéiser la race de :

1. — *Éliminer progressivement les sujets défectueux.*

a) *Première élimination au sevrage*, habituellement pratiquée, permettant de se débarrasser des veaux de mauvaise venue, mal conformés ou qui ont une ascendance suspecte (métis). A noter que le sevrage se fait généralement bien en Corrèze parce que les veaux consomment tout le lait de la mère. S'ils sont destinés à l'élevage, ils sont sevrés très tard non pas à 2 mois, mais vers 5-6 mois, parfois plus tard; parfois même on leur adjoint une autre nourrice pour augmenter la ration.

Il faudrait lutter contre la pratique qu'ont certains éleveurs de destiner à la boucherie les veaux les meilleurs, les plus fins pour élever ceux qui n'ont pas de venue ou ont souffert d'une affection quelconque (omphalophlébite, entérite, pneumonie, etc...), ne voyant en cela que leur intérêt immédiat.

En Corrèze, les veaux naissent toute l'année; et les éleveurs s'arrangent pour que les vaches de travail de la même paire aient leur veau dans le même temps, mais différent d'une autre paire; c'est un moyen pratique, mais il serait bien préférable de faire naître les veaux au début du printemps.

b) *Deuxième élimination entre 8 et 12 mois*, servant à déterminer si le veau sera élevé ou vendu au commerce. C'est à ce moment que l'on se préoccupe d'« abiner », c'est-à-dire d'apparier deux animaux de même conformation pour en faire une paire destinée au travail.

c) *Troisième élimination* se pratiquant vers 15 ou 18 mois pour fixer définitivement la destinée de l'animal, en examinant son aptitude beaucoup plus que ses caractères zootechniques. C'est alors que le choix le plus sévère devrait s'exercer avant de livrer les animaux à la reproduction. Si ces veaux n'accusent pas une réelle beauté zootechnique, ils devront être ou préparés pour la boucherie, parce qu'alors très appréciés, ou subir la neutralisation sexuelle. C'est, en effet, l'âge de la reproduction :

Les génisses sont livrées à la saillie vers 18 mois au moins et le plus tard possible.

Les taureaux le sont à partir de 14 ou 16 mois. Sinon ils sont châtrés par bistournage vers 18 mois pour être aptes au dressage dès 2 ans 1/2.

2. — *Choisir attentivement les reproducteurs* : il faut retenir ceux qui possèdent les qualités propres à la race, conformes au standard, bien typés et qu'on sait provenir d'une famille estimable par ses origines et ses aptitudes.

A la spécialisation double de la race bovine limousine, production de la viande et du travail, devrait correspondre une conformation, un développement variable, mais la destinée de tous, des vaches comme des taureaux, serait l'engraissement après une réforme plus hâtive.

A. — *Spécialisation pour le travail*

Il conviendrait de choisir des reproducteurs plus grands et plus forts. En effet, le *défait de taille* est le plus grave reproche que l'on puisse faire aux bovins de race limousine et contre lequel on commence à réagir, étant donnée la concurrence qu'il nous faut soutenir contre les races de travail voisines : Garonnais, Charolais ou de Salers, etc..., dans leur zone d'expansion.

M. DESSALLES, Directeur des services agricoles de la Haute-Vienne, dans une étude intitulée : « Les problèmes actuels de l'élevage bovin limousin » dit à ce propos : « Nous avons réellement intérêt à faire plus grand et plus gros : plus grand parce qu'il doit y avoir équilibre entre le poids et la taille, entre la solidité des membres et l'ampleur des masses musculaires. Nous devons arriver à l'accroissement parallèle de la taille et du poids, en dirigeant résolument notre élevage par étapes vers ce but essentiel. »

Les moyens classiques sont :

a) *Amélioration du sol* permettant une alimentation riche, régulière; les animaux seront abondamment nourris pendant toute l'année. Les jeunes seront sevrés le plus tard

possible, avec transition, puis nourris sans excès ni défaut et prendront de l'exercice au grand air.

b) *Sélection des reproducteurs*, en conseillant aux éleveurs de choisir des sujets ayant une grande taille, « ayant de la branche » comme on dit, plutôt que de s'attacher aux belles formes trop souvent estompées par l'âge et aux miniatures. C'est pourquoi M. DESSALLES proposait de modifier les règles qui jusqu'ici ont présidé au choix des taureaux et d'obliger les experts à s'y conformer.

Dans les Comices agricoles, pas plus que dans les Concours nationaux ou spéciaux de la race bovine limousine, l'œil du jury ne devrait suffire; il faudrait une cotation uniforme.

La méthode du pointage généralement adoptée est celle-ci :

	FEMELLES	MALES
Tête et encolure.....	1	1
Robe.....	1	1
Poitrine et tour de sangles.....	1	2
Dessus.....	2	2
Culotte et aplombs.....	1	2
Développement (eu égard à l'âge et harmonie générale des formes).....	2	2
Signes laitiers et valeur de la suite (s'il y a lieu).....	2	»

Ce sont les coefficients suivant lesquels l'animal (mâle ou femelle) est coté de 0 à 10 : le total ne doit pas être inférieur à 60 points; un 2^e prix ne pourra être attribué qu'à un animal ayant obtenu au moins 75 points, et un premier prix n'est accordé que si l'animal obtient un minimum de 80 points.

D'après ce tableau, on voit que *le taureau doit naturellement prédominer par son train antérieur*. Il convient donc de rechercher « l'étendue, la largeur et la profondeur de poitrine, la largeur et la convexité du passage de sangles, la musculature du train antérieur et la rectitude des aplombs des membres » auxquelles on peut ajouter : une

tête fine, mais au front large, et des cornes solides et bien dirigées. Un bon cornage est une qualité essentielle pour le travail au joug.

On doit rechercher aussi un dos large et bien soutenu, un arrière-train bien conformé (sans y rechercher cette « fesse rebondie », répondant surtout au type « bouchère » spécialisé; enfin des membres longs aux articulations solides, nettes, avec des canons courts, des onglons blonds, des aplombs réguliers (on voit trop de bœufs panards du devant).

Le choix de la vache n'est pas moins utile : compte tenu du type et de l'aptitude, on choisira des vaches de belle venue, en bon état de santé, bien conformées, mais avec prédominance naturelle du train postérieur permettant un bassin large.

c) *L'âge des reproducteurs* (que M. AFFRE propose comme troisième remède au défaut de taille) : trop jeunes, les femelles s'épuisent par la gestation et surtout la lactation; leur croissance en est arrêtée; leurs produits s'en ressentent. On peut citer le cas d'éleveurs qui ont obtenu un accroissement notable de taille en ne faisant saillir leurs vaches qu'à deux ans.

d) *Multiplication du nombre des reproducteurs ainsi conformés.*

Ces quatre moyens devraient confirmer les qualités des bovins limousins au point de vue travail. Il suffirait à ceux qui déniaient cette aptitude à nos bovins, de traverser le pays limousin pour voir partout ces attelages énergiques accomplir seuls tous les travaux (labours, charrois, défrichements si pénibles, etc...). Nous pouvons, en outre, citer des chiffres en rappelant qu'en 1885, au Congrès d'Anvers, eut lieu un *concours de traction* à l'occasion duquel les bœufs limousins furent champions internationaux, battant toutes les races françaises et étrangères réunies.

En 1905, un concours scientifique de bœufs de travail eut lieu à Limoges, sous la direction de RINGELMANN, Directeur de la « Station des Machines », du Ministère de l'Agricul-

ture : la plus forte paire de bœufs (4 ans), pesant 1.330 kilos, était capable de fournir, en travail normal, un effort moyen de 317 kilos à une vitesse de 0 m. 60 par seconde; et presque tous les attelages parvinrent à démarrer et à traîner en terrain non empierré, sur un parcours de 200 mètres, avec une pente de 0 m. 09 par mètre, un chariot pesant 2.000 kilos chargé de 8.000 kilos de paille.

RECLUS a écrit à ce sujet : « Proportionnellement à la taille, il est difficile de trouver des bêtes de somme plus énergiques et plus courageuses... les épreuves ont prouvé que, malgré leur perfection comme producteurs de viande, nos bovins limousins ont conservé une aptitude au travail très largement suffisante pour donner toute satisfaction aux besoins actuels de la culture. Et si les essais avaient porté sur des vaches, les résultats auraient été encore plus surprenants. La vache limousine est trop bien entraînée au travail pour qu'on puisse craindre de voir cette aptitude manquer à ses produits. »

On sait qu'en Corrèze l'élevage, le dressage et la vente des animaux de travail sont des spéculations intéressantes mais qu'il faut favoriser par une augmentation du format de ces animaux.

Les vaches, et surtout les bœufs, sont vendus aux foires : la foire de Masseret — qui se tient le 12 et le 26 de chaque mois, celles d'Uzerche, du Lonzac, de Brive sont réputées pour le nombre et la qualité des animaux que viennent acheter en août et septembre, après les travaux, les marchands du Sarladais, du Périgord, du Poitou, des Charentes et de Vendée. Les bœufs, de 5 à 6 ans, sont réservés après 2 ou 3 ans de travail à un bon engraissement pour la boucherie.

D'autre part, ce sont des bouvillons, à peine dressés, ayant leurs premières dents de remplacement, que l'on vient acheter de la Haute-Vienne, car on y fait beaucoup d'élevage, mais point de bœufs.

Ces deux spéculations sont très intéressantes pour qui dispose de bons reproducteurs, de réserves fourragères suffisantes, de travaux à exécuter. Cet élevage n'est pas

aussi aléatoire que celui des vaches, toujours menacées ou atteintes de quelques affections génitales. Certains propriétaires ont éliminé pratiquement l'avortement épizootique de leur étable en élevant et dressant pendant 2 ou 3 ans de suite des veaux qu'ils achetaient pour en faire des bœufs.

B. — Spécialisation pour la boucherie

On sait que l'aptitude prédominante de nos bovins est la production de la viande : comme *rendement* en viande nette (jusqu'à 65 %); comme *qualité* et comme proportion de viande de 1^{re} catégorie (jusqu'à 48 % de la viande nette), ils sont inégalés. Cela tient à leur *conformation*, à leur *précocité* et à leur *condition d'élevage*.

Mais si on les sélectionne pour la boucherie, c'est au détriment de leur aptitude au travail.

On devrait, en effet, rechercher ce type décrit encore par M. AFFRE : « Un squelette fin, un coup réduit, des membres courts avec des extrémités particulièrement légères et, d'autre part, un corps très ample avec des masses musculaires bien développées; la poitrine large et descendue; le poitrail ouvert. Le tronc long et cylindrique doit attirer l'attention par la grande distance qui sépare les lignes du dessus et du dessous. La côte très convexe; le dos et le rein, très larges, doivent former par leur réunion une table horizontale.

» Le train postérieur est particulièrement développé : la croupe longue et charnue; la cuisse épaisse et large. La fesse (c'est-à-dire la culotte) doit se faire remarquer par la convexité très prononcée qu'elle présente jusqu'au point où elle se confond avec le jarret. La queue, moyennement développée doit s'unir au corps par une courbe régulière, se raccordant avec la croupe et la ligne du dessus. »

Dans l'ensemble, le corps est ample, charnu, cylindrique avec prédominance du train postérieur; les extrémités et les membres sont très fins. C'est « le cylindre de chair monté sur des allumettes ». Notre race, par cette spécialisation, de médioligne est devenue bréviligne malgré tout

encore harmonique. Comme l'a dit le Professeur DECHAMBRE à propos des *variations* : « Tout animal au tronc large et épais, aux membres courts, aux extrémités réduites, est bâti en producteur de viande grasse. »

L'amélioration des animaux en vue d'une production intensive de la viande, en qualité comme en quantité, devrait être poursuivie d'une façon méthodique, mais elle est très difficile à diriger, subordonnée qu'elle est à toutes sortes de considérations économiques.

1. — *A la meilleure qualité de viande ne correspond pas nécessairement le bénéfice maximum pour l'éleveur et l'engraisseur*; car ce n'est pas seulement le prix de vente qu'il faut considérer mais la différence entre ce prix et les frais d'entretien.

Là réside tout le problème de la viande et le sens des spéculations et transactions auxquelles elles donnent lieu.

2. — *La consommation doit donc donner des directives et créer des débouchés à la production* :

La boucherie de détail recherche le plus possible de morceaux de 1^{re} catégorie (l'aloyau et le globe) et le moins possible de morceaux de « basse catégorie ». Nos bovins limousins, préparés pour la boucherie, ont un très faible déchet de suif (14 à 25 % seulement); leur graisse est surtout interstitielle, donnant à la viande ce « persillé » et ce « marbré » qui font le renom du goût français. Par contre, chez les Durham par exemple, il y aura 20 à 30 % de déchets de graisse sur le rendement en viande nette.

a) Pour satisfaire à ce désir, on s'est mis dans diverses régions, à l'instar de la Haute-Vienne, particulièrement dans la région de Lubersac, à produire du *bovin précoce*, bien conformé et à grand rendement.

Les *génisses* priment sur le marché; si elles sont pleines de 2 ou 3 mois, elles deviennent très grasses.

Les « *châtrons* » arrivent à qualité égale, mais ils sont plus difficiles à engraisser, car ils ont plutôt tendance à grandir qu'à produire de la graisse.

Viennent ensuite les *taurillons* de 8 à 16 mois — jusqu'à

2 ans — dont le poids vif atteint 250 à 450 kilos qui seraient intéressants à produire s'ils étaient plus demandés et payés en raison de leur qualité.

b) *Le taureau de 2 à 3 ans est excellent* après engraissement; plus vieux, il donne un gros rendement, mais perd en qualité. Nous ne conseillerons pas cette production pour ne pas priver notre élevage des meilleurs reproducteurs qu'il y aurait intérêt à conserver plus longtemps s'ils ne devenaient trop lourds et parfois dangereux.

c) *Les animaux gras à partir d'animaux de réforme* sont excellents à condition de n'être pas réformés trop tard; les meilleurs bœufs sont vendus, exportés vers les pays d'embouche; ceux qui nous restent sont engraisés d'octobre à mars, constituant ces *bœufs d'étable* qui alimentent les marchés de la Villette, Lyon-la-Mouche, Saint-Etienne, d'où comme « animaux de renvoi », ils partent souvent vers les villes industrielles du Nord et de l'Est ou de l'étranger (Allemagne, la Sarre en particulier, l'Italie) où ils trouvent un débouché facile. C'est donc une production saisonnière.

On devrait en engraisser bien davantage si on ne réformait pas si tard les bœufs de travail, vers 10-12 ans et, surtout, les vaches vers 15 à 16 ans; ces animaux engraisent alors difficilement parce que, usés, ils présentent souvent de la parésie des organes digestifs, de l'emphysème, apportant aussi un gros contingent de tuberculeux.

Il y aurait donc intérêt à avancer l'âge de la réforme : pour les bœufs vers 8 ou 10 ans; pour les vaches à 12 ans au maximum, et à ne les engraisser qu'après un examen de l'intégrité de leurs organes et une tuberculination de contrôle pour ne pas risquer de faire des dépenses inutiles : c'est ce qu'ont compris déjà nombre d'éleveurs de notre région.

d) Nous avons signalé à propos du travail la spéculation faite sur les *bœufs ou vaches de harnais* vendus adultes et en état aux régions d'embouche.

e) Enfin, partout, l'on produit des *veaux de boucherie* : abattus et expédiés vers les Halles centrales, Lyon ou Bordeaux; leur qualité dépend uniquement des qualités lai-

tières de la mère; ainsi, avons-nous parlé des veaux blancs extra du Bas-Limousin (Objat, Brive, Ayen) et de la région pré-auvergnate. On produit trop en Corrèze de ces veaux « broutards » qui, sevrés trop tôt ou faute de lait, sont alimentés de fourrages; ils ne fournissent qu'une deuxième qualité de viande.

En somme, *il convient : 1° de ne pas trop spécialiser nos bovins limousins vers la boucherie* (sauf dans les régions et propriétés déjà bien améliorées pour cette production où s'offrent des débouchés); *2° de rechercher un accroissement de format en vue du travail et d'envisager une réforme assez hâtive pour la boucherie*; ces animaux donneront un rendement d'autant plus grand qu'ils seront plus jeunes.

C. — *Aptitude à la production laitière de la race bovine limousine*

On peut dire qu'elle est inexistante au point de vue industriel. Nos vaches n'appartiennent pas à une race spécialisée pour le lait : « elles allaitent directement leurs veaux et n'ont pas l'habitude d'être traites » (Cf. DECHAMBRE, « Revue de Zootechnie », juin 1933).

Nos vaches limousines ne présentent pas en général la conformation, ni surtout la finesse du squelette et de la peau (chez elles trop souvent épaisse et adhérente); ni la mamelle, ni son système vasculaire, pas plus que les signes empiriques secondaires (leur écusson, dit « miroir du lait », est petit et commun) enfin, tous les caractères que réclame une bonne laitière.

Cependant, quelques remarquables productrices seraient susceptibles de fournir la souche d'une famille laitière si l'on savait les sélectionner, leur choisir des taureaux capables à leur tour de fixer par consanguinité ou par hérédité ces qualités. « Les races à viande, avec un peu de sélection vers leur activité mammaire, peuvent prétendre à une vocation mixte et — vice versa — les races laitières avec un peu plus de précocité et de musculature. » Quand une race bovine a atteint la perfection dans la production de

la viande, il y a lieu d'orienter nos efforts pour développer autant que possible l'aptitude laitière, qui est bien le terme le plus avancé de l'évolution de cette espèce.

Lorsqu'on aura pu sélectionner quelques familles de race limousine avec de réelles aptitudes laitières, il conviendra d'établir un contrôle laitier sous le double rapport de la quantité et de la qualité, puis il sera nécessaire d'assurer la conservation de ces lignées par des livres généalogiques mieux vulgarisés.

Aussi, croyons-nous devoir faire nôtre cette idée en ce qui concerne la race bovine limousine : « l'adaptation doit prendre le pas sur la spécialisation, chère à BAUDEMONT : le sujet le meilleur sera, non le mieux spécialisé, mais le mieux adapté aux conditions multiples du milieu où il est exploité. » (DECHAMBRE.)

Pour améliorer cette production laitière de nos vaches limousines ou tout au moins l'adapter aux exigences locales :

1° Il faut leur donner une alimentation suffisamment riche en protides et en eau ainsi que les soins hygiéniques indispensables;

2° Il faudrait, sauf dans les petites exploitations qui sont la majorité avec une moyenne de 4 vaches, n'exiger des vaches aucun travail ou ne leur imposer que de petits travaux en utilisant davantage les bœufs sur place au lieu de les vendre dès leur dressage.

Cette adaptation serait des plus profitables à notre élevage pour la production et l'élevage des jeunes, agissant aussi bien sur leur précocité; elle nous libérerait de la tutelle des races dites « laitières », spécialisées, importées à grands frais, et parfois si difficiles à acclimater.

D. — *Avenir de la race de Salers en Corrèze*

Elle doit être conservée à l'état pur dans les cantons avoisinant le Cantal où elle réussit à se fixer, parce que le sol y est volcanique, basaltique comme à Bort-les-Orgues; les reproducteurs sont importés du Cantal où la sélection

est très poussée vers l'aptitude au travail et même vers l'aptitude à la production laitière : les vaches, arrivant à fournir 1.800 à 2.000 litres de lait (ce qui représente déjà deux à quatre fois leur poids) et parfois une vingtaine de litres par jour, au début de la lactation, peuvent figurer honorablement dans les concours laitiers. Ceci a permis la création d'une petite industrie laitière, celle du fromage dit « bleu d'Auvergne », ou « de Bort » — pseudo-roquefort — et du « fourme ». En Haute-Corrèze, nous n'avons cependant ni « buron » ni « fumade ». Malheureusement, l'aire de cette race est très restreinte, en Corrèze, en raison surtout des conditions géologiques.

Sur les Hauts Plateaux corréziens, on rencontre trop de ces animaux dégénérés qui ont déterminé le nom de « mio vacha » : le sol y est peu fertile et le climat rigoureux; devant l'impossibilité d'y sélectionner la race limousine ou la race de Salers, on a entrepris le *croisement industriel entre vaches de Salers et taureaux Limousins ou métis* pour obtenir des veaux de lait, à conformation limousine et chair blanche (indiquant une alimentation lactée intensive), préparés suivant certaines coutumes locales. Ces veaux sont très appréciés sur les marchés et font l'objet d'expéditions intenses vers les grandes villes (Argentat, Egletons, Bort, Ussel sont les principaux centres de cette production). Devant ces résultats, quelques éleveurs, soucieux de procurer à leur région un bétail d'élevage et de travail satisfaisant, bien adapté aux conditions locales, ont fait du *croisement continu, du métissage* en partant de ce principe que « *les métis ainsi obtenus s'adaptent beaucoup plus facilement que les reproducteurs purs au milieu dans lequel ils vivent* ».

Ce croisement se fait dans le même sens : taureaux limousins et vaches de Salers (en raison de la production laitière), toujours à partir de sujets de race pure, au moins pour le début (taureaux de la Vacherie-Pépinière de Brive et génisses du Cantal). Les résultats semblaient satisfaisants puisque ces éleveurs ont obtenu un accroissement notable de la taille qui approche celle du bétail de Salers; le pelage s'y est fondu en bai-rouge-cerise; la tête a le front

large; les cornes blanches sont arquées en avant, à extrémités relevées et noires; la poitrine a l'ampleur et la profondeur de celle du bétail de Salers, avec un squelette volumineux, mais recouvert de masses musculaires bien développées. L'ossature un peu grande et les membres longs donnent malgré tout un aspect un peu décousu et efflanqué. Ces métis semblent devoir bien s'adapter et s'améliorer avec les conditions pastorales et culturales.

Puissent ces éleveurs réussir dans leur entreprise pour donner un peu de richesse à cette région déshéritée; nous ne saurions trop les encourager.

AMÉLIORATION DE L'ESPÈCE OVINE

L'élevage du mouton en Corrèze devrait être beaucoup plus intensif qu'il n'est actuellement. Il peut être rémunérateur si nous savons tirer parti des conditions locales d'alimentation et d'hygiène ainsi que des conditions économiques (les cours du mouton ont toujours été soutenus, remarquons-le).

a) La Corrèze est le berceau d'une race très bien fixée qui, avec un peu de sélection et surtout avec des améliorations hygiéniques (logements, alimentation), serait de premier ordre : *la race ovine limousine*.

Race de boucherie, elle est très appréciée malgré son faible rendement (40 % ou 50 % seulement, tandis que d'autres races, comme la race de la Charmoise, atteignent 60 %), pour sa finesse et sa qualité; la côte est peu couverte et le gigot un peu plat. Mais on la recherche surtout pour le format des agneaux dont le faible poids et la conformation sont une très bonne condition pour la vente.

Cette race doit se suffire à elle seule, dans toute la partie montagnaise, en Haute-Corrèze, pour la production des agneaux. (Il conviendrait cependant de ne pas garder aussi vieilles les brebis-mères qui, comme les vaches, sont alors d'un faible revenu.)

Une spéculation intéressante consistera dans la vente, pendant l'été, aux foires de la région (Meymac, Bugeat,

Sornac, Egletons, etc...) de « doublonnes » ou antenaises, exportées en Haute-Vienne (notamment dans l'arrondissement de Bellac, vers le Dorat, où l'on produit des agneaux réputés, « les dorachons »); vers la Creuse, le Poitou, le Berry, le Morvan, la Beauce même pour y faire du croisement industriel avec des béliers d'une race améliorante (race de la Charmoise, de Southdown, Dishley, Berrichonne, etc...).

b) Dans le Bas-Limousin, on pratique sur place du croisement, mais ininterrompu, c'est-à-dire que l'on croise des brebis de race ovine limousine avec un bélier de la Charmoise ou de Southdown, puis des agnelles métisses avec un bélier d'une des races susdites, gardé pendant l'époque de la lutte; ce bélier est importé ou élevé spécialement chez certains éleveurs de la région.

A noter que si les produits de *première* génération accusent les caractères de la Charmoise par leur précocité, leur conformation bouchère (gigot bien formé, côte couverte, tête fine, etc...), par contre les métis de *deuxième* ou *troisième* génération dégénèrent assez vite parce que trop exigeants.

c) Enfin, l'élevage de races pures en vue de la production d'*agneaux* et de *reproducteurs d'élite* n'est permis qu'aux propriétaires disposant de ressources alimentaires suffisantes et s'adressant de préférence à des races assez rustiques, comme celle de la Charmoise ou de Southdown (le Dishley-Mérinos, le mouton du Cotentin que l'on a essayé d'y introduire sont trop exigeants).

Une solution intéressante du point de vue économique serait, partout où c'est possible, *l'exploitation en plein air* du troupeau pendant les deux tiers de l'année, de mars à novembre, sur des parcours assez vastes, clôturés, comme cela se pratique en Angleterre, puis l'entretien durant l'hiver dans des bergeries bien conditionnées, ce qui permettrait à la fois un bon agnelage d'hiver et l'engraissement des agneaux. Ces parcours seraient divisés en nombreux petits herbages (améliorés par des irrigations, des amen-

dements, quelques cultures) entre lesquels on établirait une rotation.

Ce mode d'élevage, ne nécessitant qu'une surveillance réduite, n'est possible malgré tout que dans quelques grosses propriétés de montagne, d'exploitation difficile, qui apporteraient un meilleur revenu, sans pour cela nuire aux cultures, bois et plantations existants parce que clôturés au préalable.

GRADOR, dans sa thèse de doctorat vétérinaire, préconisait la création de bergers communaux, comme cela se pratique en Auvergne, sans savoir qu'en Corrèze la plupart des communes ont dispersé leurs bien communaux par la vente ou le partage entre les ayants droit et que nos propriétaires ne consentiraient pas à subir cette organisation commune, jaloux qu'ils sont de leur indépendance. Il n'y a qu'à voir comment fonctionnent nos Syndicats Agricoles!

AMÉLIORATION DE L'ESPÈCE PORCINE

En Corrèze, avons-nous dit, nous possédons une race particulièrement bien adaptée, fixée, très rustique autant que prolifique, manquant pour cela de précocité, mais ayant par contre une aptitude très grande, trop grande à l'engraissement; cette qualité, en effet, lui ferme une grande partie des débouchés qu'elle avait auparavant parce que :

1. — Partout, même dans les pays agricoles et viticoles, comme les départements de l'Hérault, de l'Aude dans le Midi, ou de la Gironde, et du Lot-et-Garonne dans le Sud-Ouest, on s'est mis à engraisser des porcs sur place pour la consommation familiale ou locale, souvent à grands frais au détriment de nos porcs désormais laissés pour compte.

2. — Les charcutiers de détail, dans les grandes villes où l'on en consomme beaucoup, préfèrent les porcs à viande maigre, faciles à débiter, aux porcs trop gras dont on ne sait utiliser ni le lard, ni le saindoux. Le beurre, les huiles et autres graisses animales ou végétales sont, à force de propagande, beaucoup plus employés.

C'est donc d'un côté une question de clientèle — où les Syndicats agricoles pourraient agir efficacement en proposant, par exemple, aux Syndicats viticoles *l'échange de leurs porcs gras contre du vin* : les uns et les autres y trouveraient sûrement leur profit au milieu de cette crise de surproduction dont nous souffrons tous.

D'autre part, il faudrait établir le non-fondement des reproches de notre clientèle urbaine par un *concours de porcs gras abattus* (aboutissant à un véritable contrôle de la production de la viande) pour éduquer charcutiers et consommateurs. Un concours de cet ordre, annexé depuis 1933 au Concours Général des Animaux Gras, à Paris, n'a pas permis, croyons-nous, de comparer le rendement des porcs limousins et leur rapport viande - graisse à ceux des autres races.

Le porc limousin étant donc destiné à être gras, et les débouchés se limitant, il a fallu chercher un palliatif : on s'est mis à élever des porcs dits « blancs » de race pure ou le plus souvent métis craonnais ou anglais. Ces porcs sont d'un format et d'un poids moyens; ils ont de la côte, du filet, des palerons et des jambons bien charnus, entrelardés. Ils se vendent facilement entre 9 et 12 mois lorsqu'ils atteignent 100 kilos, tandis que nos porcs limousins, vers 18 mois, arrivent à peser 200 à 250 kilos.

La réussite de l'élevage de ces porcs précoces, plus ou moins bien sélectionnés, est conditionnée par une bonne hygiène des porcheries, étant donné leur sensibilité à toutes les affections parasitaires ou microbiennes (en particulier la pneumo-entérite infectieuse chez les jeunes) — et par une alimentation riche, variée et vitaminée.

Il conviendrait cependant d'encourager cet élevage, puisqu'il est un élément de la richesse du pays, et de récompenser les efforts tentés pour acclimater ces races qui ne doivent pas supplanter la race limousine bien délimitée dans le Bas-Limousin (cantons de Lubersac, Juillac, Objat, Vigéois, Uzerche, Treignac). Si les primes de conservation leur sont refusées, par contre les Comices Agricoles récom-

pensent indifféremment les verrats blancs ou noirs en ne s'attachant qu'à la qualité.

Il faudrait aussi obtenir une protection douanière meilleure vis-à-vis des pays importateurs en France de porcs ou de produits de charcuterie, graisses, etc..., sans crainte de représailles, si l'on ne veut pas voir périliter un élevage aussi florissant. L'Italie, par un décret en date du 29 janvier 1935, vient par exemple de nous interdire complètement l'importation des viandes de toutes sortes, y compris la viande de porc.

IV. - Améliorations d'ordre collectif

En Corrèze, qu'avons-nous pour encourager l'élevage? L'Office agricole subventionne quelques Syndicats d'élevage, comme la *Vacherie-Pépinière de Brive* ou le *Syndicat d'élevage de la race ovine limousine*; il distribue les *primes de conservation*.

Chaque canton organise de son côté un Concours ou *Comice Agricole cantonal*, ce qui a bien contribué à stimuler les améliorations locales. Ces Comices cantonaux aboutissent aux Comices d'arrondissement, aux Concours régionaux et nationaux où bien peu d'éleveurs peuvent faire les frais qu'occasionne l'envoi de leurs sujets d'élite. Il serait à souhaiter que les subventions allouées par le Conseil général aux Comices cantonaux fussent relevées.

Il n'y a en Corrèze ni Herd-Book, ni Flock-Book organisé dans le département.

Or, lorsqu'il s'agit de guider, d'encourager et de coordonner l'action individuelle dans ce qu'elle peut avoir de bon

pour aboutir à l'homogénéité d'une race comme la race bovine limousine ou la race porcine limousine ou pour favoriser telle ou telle production intéressante, ou pour créer des débouchés à notre élevage en déclin, les Directions départementales (services agricoles, services vétérinaires à qui incombent l'organisation de l'élevage), les associations d'élevage ou d'agriculture et les compétences locales se doivent d'unir leurs efforts.

La Corrèze, un des premiers départements où le syndicalisme agricole a été en honneur, puisque la première association date de 1886, se doit de retrouver par ses propres moyens, par une bonne organisation de ses éleveurs et de ses cultivateurs, les remèdes à une crise sans précédent, où les produits de l'élevage comme de la culture ont subi une diminution de 60 % par rapport à 1929 et de 10 % par rapport à 1914, à l'inverse de tout ce qui leur est nécessaire d'acheter.

Actuellement, trop de fédérations et d'organisations multiples dont les buts, sinon les intérêts, sont contraires — car trop souvent la politique s'en mêle — ne réussissent qu'à disperser les efforts de nos paysans au lieu de les coordonner.

Trop souvent aussi, ces organisations ne s'intéressent qu'à la culture, sans chercher à apporter de remède à la crise de l'élevage, qui reste pourtant à la base de l'économie du département.

C'est pourquoi, il nous semble que le moment soit venu de proposer et d'adopter l'organisation suivante, adoptée déjà par maints départements :

a) A la tête, un « *Comité départemental de l'élevage* » formé de la Chambre d'Agriculture, de l'Office agricole et du Syndicat départemental des vétérinaires.

b) Institution de « *Syndicats d'élevages communaux* » qui prendront en charge un ou plusieurs taureaux, départementaux ou approuvés.

Chaque syndicat se chargera de l'identification des naissances (marquages), et de la tenue ou de la surveillance des registres :

— Registre des saillies tenu par l'éta lonnier;

— *Livre zootechnique* où seront inscrits les animaux de race pure et les producteurs reconnus bons raceurs.

c) Ces syndicats communaux seront groupés en une *Fédération départementale*, destinée à remplacer la « Commission du Herd-Book »; cette Fédération se verrait attribuer la tenue des livres généalogiques, l'approbation des taureaux départementaux, l'organisation des Concours et l'élaboration des directives au point de vue zootechnique ou sanitaire (suggérées par les techniciens du Comité départemental en ce qui les concerne).

Le Comité départemental adopterait un tableau de pointage approprié et rendrait obligatoire le contrôle sanitaire des reproducteurs.

Ce schéma d'organisation qu'il nous paraît utile de rappeler est d'une réalisation difficile pour des raisons budgétaires et surtout quand on sait à quelle force d'inertie on se heurte dès que l'on veut propager le syndicalisme agricole.

Malgré tout, les vétérinaires, connaissant les animaux comme les gens, pourraient, dans leur clientèle, travailler utilement à cette action syndicale.

En attendant qu'une organisation si souhaitable soit ébauchée, il nous faut travailler à l'amélioration du cheptel corrézien avec les moyens dont nous disposons actuellement en imitant ce qui se pratique ailleurs. C'est ainsi que la Dordogne nous donne un bel exemple dû à l'initiative du Directeur des services vétérinaires, M. L.-C. GRÉGOIRE.

Voici l'extrait d'un « *rapport sur la production meilleure et la consommation plus grande de la viande de boucherie* » présenté à la Chambre d'Agriculture de la Dordogne dans sa séance du 23 mai 1934 : « Une source possible de ces animaux d'élite (parlant de reproducteurs sélectionnés) réside dans les exploitations départementales annexées à des établissements hospitaliers (hôpitaux, asiles d'aliénés, préventoria, sanatoria) ou à des fermes-écoles départementales. Ces fermes devraient constituer des établissements

modèles où seraient entretenus dans des sortes de pépinières animales des géniteurs des différentes espèces. Ces centres d'élevage seraient : 1° *un enseignement par l'exemple*, sorte de cinéma vivant où les éleveurs pourraient voir ce qu'il faut faire en matière d'élevage; 2° *un centre d'essai* pour le pays en fournissant des animaux sélectionnés. *Ces dépenses faites par une utilisation rationnelle des budgets de ces exploitations seraient productives d'intérêts pour les établissements par la vente des reproducteurs de choix aux éleveurs.* »

Cette initiative a déjà donné — 3^e ou 4 ans après sa création — des résultats excellents comme nous avons pu en juger lors d'une exposition, notamment pour les reproducteurs de race hollandaise, en vue d'une production laitière intensive, pour les pores périgourdiens, et pour les animaux de basse-cour en attendant mieux.

Ne pourrions-nous en Corrèze suivre cet exemple et créer des stations de reproducteurs d'élite, — à l'instar de la Vacherie-Pépinière de Brive et de la Dordogne, — dans de nombreux établissements hospitaliers : *hôpitaux, hospices, asiles*, y compris *Préventoria* (comme celui du département de la Seine, à la Chartreuse du Glandier) et *Sanatoria* (celui interdépartemental de Boulou-les-Roses ou la Cité sanitaire des blessés du poumon de Clairvivre, aux confins de la Dordogne et de la Corrèze), ou encore dans nos *Ecoles d'agriculture pratiques* de Neuvic-d'Ussel et de Murat, près d'Objat.

Il faut bien se pénétrer de cette idée que ce que ne peut l'initiative privée à elle seule, la coopération, l'action syndicale permettent de le réaliser.

V. - Améliorations d'ordre économique

« Si étendue que soit la crise du blé et du vin, elle est moins grave en elle-même que celle du bétail. Pour le blé comme pour le vin, il suffirait d'une mauvaise récolte pour améliorer la situation du marché; il est moins facile d'écouler le bétail qui ne se vend pas. Une des causes principales de cette mévente est l'écart que l'on constate actuellement entre les prix à la production et ceux de la vente au détail. » C'est ainsi que M. Roger GRAND, Président de l'Union des Syndicats agricoles, exposait la situation actuelle.

On conçoit qu'une région comme la nôtre, ne vivant que de l'élevage et pour l'élevage — sauf quelques ressources tirées de ses fruits et de ses légumes, de ses bois et de ses quelques industries locales — soit effroyablement touchée.

Le problème est complexe et l'on ne sait quels remèdes y apporter : d'un côté, surproduction importante, de l'autre sous-consommation certaine avec une infinité de facteurs intermédiaires. Pour notre part, nous ne pourrions guère agir que sur la production :

1° Améliorations zootechniques :

Comme nous le faisons pressentir dans notre étude sur chaque espèce, il y a trop de bétail de qualité médiocre, sinon mauvaise. C'est donc par une bonne application des méthodes zootechniques et le bon fonctionnement des syndicats d'élevage avec les encouragements nécessaires, que l'on pourra agir sur la qualité.

« En s'acharnant à produire bien, on ne pourra produire beaucoup », concluait M. GRÉGOIRE dans le rapport cité plus haut où, parlant des remèdes à la surproduction, il disait :

« Quel abîme nous sépare des conceptions osées d'Hitler envisageant la stérilisation des hommes, quand, en France — à l'exception des races chevalines — nous n'avons pas abordé la stérilisation animale des sujets déficients. C'est en améliorant à l'origine, par le choix des reproducteurs des deux sexes, le troupeau français, que non seulement nous obtiendrons de meilleurs rendements à la boucherie, des prix plus rémunérateurs à la production, mais encore une certitude, dans le cas où les barrières douanières viendraient à fléchir, de concurrencer les animaux vendus à l'étranger. »

2° *Améliorations pastorales, culturelles et hygiéniques* permettant, par une alimentation rationnelle, d'abaisser le prix de revient de nos animaux.

3° *Création de débouchés* : pour cela favoriser l'expansion de nos races comme s'y applique le *Syndicat d'expansion et d'exportation de la race bovine limousine* en faisant valoir, par la propagande et les concours, leurs qualités et leurs avantages au point de vue de l'aptitude au travail, du rendement en boucherie et de leur rôle améliorateur vis-à-vis d'autres races, coloniales notamment.

4° *Mise en œuvre de méthodes modernes pour l'abatage, l'expédition et la vente de nos animaux*. Ces méthodes sont à considérer dans le prix de revient de la viande au détail dont la cherté surtout explique la sous-consommation. Elles influent aussi sur les cours pratiqués dans nos foires, notamment inférieurs à ceux des gros marchés et même des villes.

a) L'abatage dans les tueries particulières, si souvent contraires aux lois et prescriptions de l'hygiène et dépourvues d'un matériel convenable et moderne, entraîne une perte sensible du fait de l'entretien, du transport, de la main-d'œuvre, etc.

Le petit boucher de campagne dira avec quelque raison qu'il a des frais multiples avec ce système désuet, qu'il ne débite pas assez pour les couvrir, qu'il est obligé de maintenir ses prix aussi élevés qu'en ville.

Il serait urgent de créer ou de faire installer partout où

c'est possible, dans les agglomérations d'une certaine importance, des *abattoirs municipaux* ou *intercommunaux* avec l'aménagement moderne essentiel (y compris frigorifique, resserre froide), puis d'organiser les expéditions par ramassage et liaison *route-rail vers les grands centres de consommation*.

Du point de vue sanitaire, ce serait l'idéal et l'application de la loi du 7 juillet 1933 en serait simplifiée.

b) Le commerce du bétail étant assez désordonné, il conviendrait de réorganiser et surtout de fusionner certains marchés dont le nombre trop élevé ne réussit qu'à disperser acheteurs et vendeurs.

Ces mesures urgentes permettraient sans doute de relever un peu les cours de nos animaux.

Il nous faut dresser brièvement un tableau de cette situation commerciale en Corrèze :

— D'un côté, la production intense, assez désordonnée, du bétail, où chaque région marque une faible spécialisation :

Brive, Tulle, Argentat pour le veau;

Allasac, Egletons, Ussel pour le porc;

Lubersac, Meymac pour le mouton;

Ussel, Bort pour le bœuf et la vache.

Cette production a entraîné la création d'un nombre considérable de foires et de marchés; en moyenne 100 marchés sont ouverts par mois dans 80 localités différentes.

— De l'autre côté, une quantité de boucher et de charcutiers détaillants vivent surtout de l'expédition de ces viandes : 400 bouchers et charcutiers dont 50 sont uniquement expéditeurs. Et, conclusion navrante, il y a seulement 10 abattoirs municipaux en service et 3 en projet ou en construction contre 186 tueries particulières établies dans 86 communes différentes.

c) En attendant, pour lutter contre l'arbitraire des bouchers, contre les tarifs excessifs de la viande au détail qui viennent irriter à juste titre nos producteurs, on pourrait

démasquer les bénéfices réalisés par les intermédiaires. Pour cela il faudrait créer dans les villes des *boucheries coopératives, des boucheries municipales destinées à faire connaître le juste prix d'un kilo de viande*, suivant la qualité et la catégorie en y comprenant les frais généraux, taxes, etc...

d) Il serait bon de favoriser l'abatage et la vente par les particuliers, des produits de leur exploitation, comme ils en ont le droit strict : le producteur n'est, *hormis le cas d'abatage d'urgence*, redevable que de la taxe d'abatage (instituée par l'article 43 de la loi du 13 juillet 1925) *et de l'impôt sur les bénéfices agricoles* (affranchi qu'il est, dans ce cas, de la contribution des patentes et de l'impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux). Il doit cependant subir la visite d'*inspection sanitaire* rendue obligatoire par la loi du 7 juillet 1933.

5° *Contrôle du commerce des viandes et des animaux exportés* : en effet, *les frais intermédiaires, les commissions* — parfois abusives — s'accumulent au cours de transactions multiples, et surtout les taxes exorbitantes qui viennent grever le kilo de viande débité dans les grandes villes. Les statistiques et tableaux corporatifs publiés par l'Association générale des producteurs de viande nous en donne un aperçu; c'est ainsi que les tarifs de transport, surtout par chemin de fer, et les droits d'octroi sont prohibitifs.

6° *Enfin, contingentement du bétail ou des viandes d'importation*. Il devrait être des plus stricts; on en subit trop les contre-coups dans nos régions d'une foire à l'autre.

On comprend qu'en l'absence de ces facteurs économiques le producteur, principal intéressé à l'écoulement des fruits de son travail, ne puisse comprendre la différence qui existe entre les prix de vente sur foire et ceux pratiqués au détail.

Connaissant ces raisons, nous ne saurions que travailler davantage par tous les moyens possibles à l'amélioration de notre cheptel corrézien en vue d'une prospérité plus grande de la région.

CONCLUSIONS

Les quelques conclusions pratiques que l'on peut tirer de ce travail sont :

I. — *La Corrèze est une région d'élevage* produisant en abondance des animaux appartenant à des races anciennes, bien fixées, adaptées aux conditions du milieu mais qui ont pu être améliorées grâce à l'intelligence et au labeur de ses paysans.

II. — *Ces améliorations* doivent y être poursuivies d'une façon incessante et plus rationnelle : améliorations pastorales et culturelles, améliorations hygiéniques surtout où le Vétérinaire pourra apporter la mesure de sa compétence et de son autorité.

Les améliorations d'ordre essentiellement zootechnique peuvent être ainsi résumées :

III. — *Pour l'espèce bovine*, réaliser d'abord l'homogénéité de la race bovine limousine suivant un type déterminé, puis la sélectionner suivant ses aptitudes en se gardant toutefois d'une spécialisation trop poussée vers la boucherie ou le travail, mais vers une adaptation mixte suivant les conditions mésologiques et surtout économiques du lieu et du moment, sans oublier une adaptation meilleure vers la production laitière.

Conseiller toujours la sélection d'une race si elle y est bien adaptée comme la race de Salers dans les cantons préauvergnats, et encourager tous les efforts tendant à améliorer l'élevage des bovidés en Haute-Corrèze.

IV. — *Pour l'espèce ovine :*

1. Sélectionner et multiplier partout où c'est possible, avec les meilleures conditions d'élevage, *la race ovine limousine* pour sa parfaite adaptation et ses qualités.

2. Poursuivre ailleurs le *croisement industriel charmois limousin ou Southdown limousin*, méthodiquement, avec des reproducteurs bien sélectionnés et pourvus d'une alimentation suffisante.

3. *Ne conseiller l'élevage de races pures améliorées* que dans les grosses exploitations riches du Bas-Limousin.

V. — *Pour l'espèce porcine :*

1. — Favoriser et développer la *race porcine limousine* en faisant valoir ses qualités, sa rusticité et ses avantages économiques sur les marchés qui lui sont ouverts.

2. — Développer les races d'importation suivant les nécessités commerciales, en les sélectionnant et surtout en leur assurant une meilleure hygiène.

Vu :
LE DOYEN,
ROUSSY.

Vu :
LE PRÉSIDENT,
TANON.

Vu et permis d'imprimer
LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
S. CHARLETY.

Bibliographie

- AFFRE, Directeur des services vétérinaires de la Haute-Vienne et Creuse. — *De l'histoire et de l'évolution de la race bovine limousine*. (Thèse pour le doctorat vétérinaire : Toulouse, 1926.)
- BARON. — *Méthode de reproduction en zootechnie. Production du travail*. (« Bulletins de l'Association générale des producteurs de viande ») (A. G. P. V.).
- CHASTAINGT (G.). — *Les améliorations culturelles et l'exploitation de la race bovine limousine*. (Thèse pour le doctorat vétérinaire : Toulouse, 1927.)
- CORNEVIN (Ch.). — *Traité de zootechnie générale* (1891).
- COUDERT (J.). — *Le croisement Limousin-Salers en Haute-Corrèze*. (Thèse d'Agriculture soutenue en juillet 1929.)
- DECHAMBRE (P.). — *Traité de zootechnie. Zootechnie générale* (tome I). *Les Bovins* (tome III). — *Cours de zootechnie professé à l'Ecole nationale vétérinaire d'Alfort* (1932-1933). — *Les aliments du bétail. — De l'utilité du contrôle laitier dans les races bovines non spécialisées pour le lait*. (Cf. « Revue de zootechnie », juin 1933, n° 6.)
- DESSALLES, Directeur des services agricoles de la Haute-Vienne. — *Les problèmes actuels de l'élevage bovin en Limousin*.
- GRADOR (P.-O.). — *La race ovine limousine. Son amélioration en Corrèze*. (Thèse pour le doctorat vétérinaire, Paris, 1933.)

- GRÉGOIRE (L.-C.), Directeur des services vétérinaires de la Dordogne. — *Rapport présenté à la Chambre d'Agriculture de la Dordogne concernant « la production meilleure et la consommation plus grande de la viande de boucherie ».*
- LAPLAUD (M.). — *Etat actuel de la race bovine limousine. Activité du Syndicat d'expansion et d'exportation de cette race.* (Cf. « Revue de Zootechnie », août 1928.)
- LEGENDRE (G.). — *Le rendement des bœufs limousins.* (Cf. « Revue de Zootechnie », mai 1931.) — *Le gros bétail au point de vue de la boucherie.* (Cf. « Revue de Zootechnie », sept. 1932.)
- NOAILHAC (J.). — *Le Limousin et la Marche. Race bovine limousine.* (Edition du Syndicat d'expansion et d'exportation de la R. B. L. et de l'Office Agricole du Centre.)
- ROUX (P.-J.-B.). — *Etude sur le rôle des municipalités dans la lutte contre la cherté de la viande.* (Thèse pour le doctorat vétérinaire, Paris, 1929.)
- SANSON (A.). — *Zootechnie générale* (tome I). — *Zootechnie spéciale : « Bovins »* (tome II).
Statistiques agricoles annuelles du Ministère de l'Agriculture.
Statistiques agricoles annuelles de l'Office agricole du Département.
- TEISSERENC DE BORT (E.). — *La vérité sur la race limousine.* (« Journal d'Agriculture pratique », 1889.)
- TROUPEAU-HOUSAY (J.). — *Moutons de plein air. — Moutons et porcs d'herbages.* (Librairie Agricole de la Maison rustique.)
- La viande : production, prix, consommation.* (Documents réunis par l'A. G. P. V. et publiés par le Comité de défense des Agriculteurs, avril 1927).
- VIDALIN (F.). — *Agriculture du Centre de la France.*
- VOITELLIER (C.). — *L'étude méthodique de la production de la viande.* (Cf. « Revue de Zootechnie », sept. 1932.)

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	9
-----------------------	---

Première Partie

I. <i>Le Limousin : région d'élevage et de production</i> ..	12
II. <i>L'espèce bovine en Corrèze</i>	18
A) Race bovine limousine	19
B) Race de Salers en Corrèze	28
C) Races variées représentées en Corrèze...	29
III. <i>L'espèce ovine : Etat actuel du troupeau corrézien</i> .	31
A) Race limousine.	31
B) Croisements pratiqués.	32
C) Races pures représentées	32
IV. <i>L'espèce porcine en Corrèze</i>	33
A) Race porcine limousine	33
B) Porcs « blancs »	34

Deuxième Partie

I. <i>Améliorations du sol et du rendement en denrées</i> <i>fourragères</i>	36
A) Modifications physiques.	36
B) Modifications physico-chimiques.	37
C) Améliorations culturales.	41
D) Systèmes de cultures	42

II. Améliorations des conditions hygiéniques.....	43
A) Hygiène de logement.....	43
B) Hygiène de la peau.....	47
C) Hygiène de la reproduction.....	47
III. Améliorations des espèces en particulier.....	49
A) Amélioration de l'espèce bovine.....	49
a) Race bovine limousine.....	49
b) Avenir de la race de Salers en Cor- rèze.	59
B) Amélioration de l'espèce ovine.....	61
C) Amélioration de l'espèce porcine.....	63
IV. Améliorations d'ordre collectif.....	65
V. Améliorations d'ordre économique.....	69
CONCLUSIONS.	73
BIBLIOGRAPHIE.	75

